

# LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 JUILLET 1997

## Raymond Devos, artiste-clown

Plon vient de publier un recueil de ses «extravagances» sous le titre de *Un jour sans moi*

ROBERT CHARTRAND

Raymond Devos était de passage récemment au Québec pour participer à une émission-hommage à Félix Leclerc; ils se sont connus dans les années 50 alors que, débutants tous deux, ils faisaient des tournées de spectacles en France.

«Félix était un chanteur-danseur. Oui, il faisait danser les mots sur sa musique.»

Mais c'est de Devos lui-même qu'il sera question ici, de ses monologues dont l'ensemble a été réédité récemment chez Plon — et d'un recueil d'«extravagances», *Un jour sans moi*, qui vient de paraître chez le même éditeur. L'artiste — c'est à ce titre qu'il se présente souvent dans ses monologues — nous accueille fort gentiment dans sa chambre d'hôtel. Il ne porte pas son célèbre costume bleu clair, qui est son bleu de travail à lui; il est en congé, mais on sent, en l'interviewant, que la scène est tout près. Comme si nous étions quelque part en coulisse. Tout naturellement, il mêle à ses propos des phrases de ses monologues; chez lui, l'homme et l'œuvre se confondent.

En guise d'entrée en matière, il se plaint d'une vilaine grippe. «Ma productrice a de ces phrases... Quand je geins — car je suis toujours en train de me plaindre —, elle me cite un mot de Nietzsche: «ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort». Alors vous êtes en train de crever, et on vous dit: ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort; donc vous n'êtes pas mort. Bref, c'est nous qui sommes les plus forts puisqu'on n'est pas morts...»

Dans *Un jour sans moi*, dont les saynètes sont destinées à être lues et non jouées sur scène, le clown-narrateur devient ici un homme de lettres qui, en compagnie d'un oiseau — il s'agit d'un mainate de Malaisie — et d'un poisson rouge, nous fait explorer le pied-à-terre de son imaginaire. On y retrouve la même folie Devos que celle des monologues: parmi des fantaisies verbales, sujets graves et situations banales sont transmués ou subvertis. On nous présente tour à tour un suicidaire boute-en-train, de l'enculage — authentique! — de mouches, avec, au passage, des coups de chapeau au fabuliste Jean de La Fontaine, au poète Paul Verlaine, mais aussi au cinéaste Marcel Carné — la réplique célèbre d'Arletty, dans *Le jour se lève*, devient, sous la plume de Devos: «Hémisphère, hémisphère! Est-ce que j'ai une gueule d'hémisphère?»

Et il y a ce mainate, oiseau et immigré clandestin, qui est garçon d'ascenseur — sa cage lui sert notamment à cela — pour gagner sa pitance...

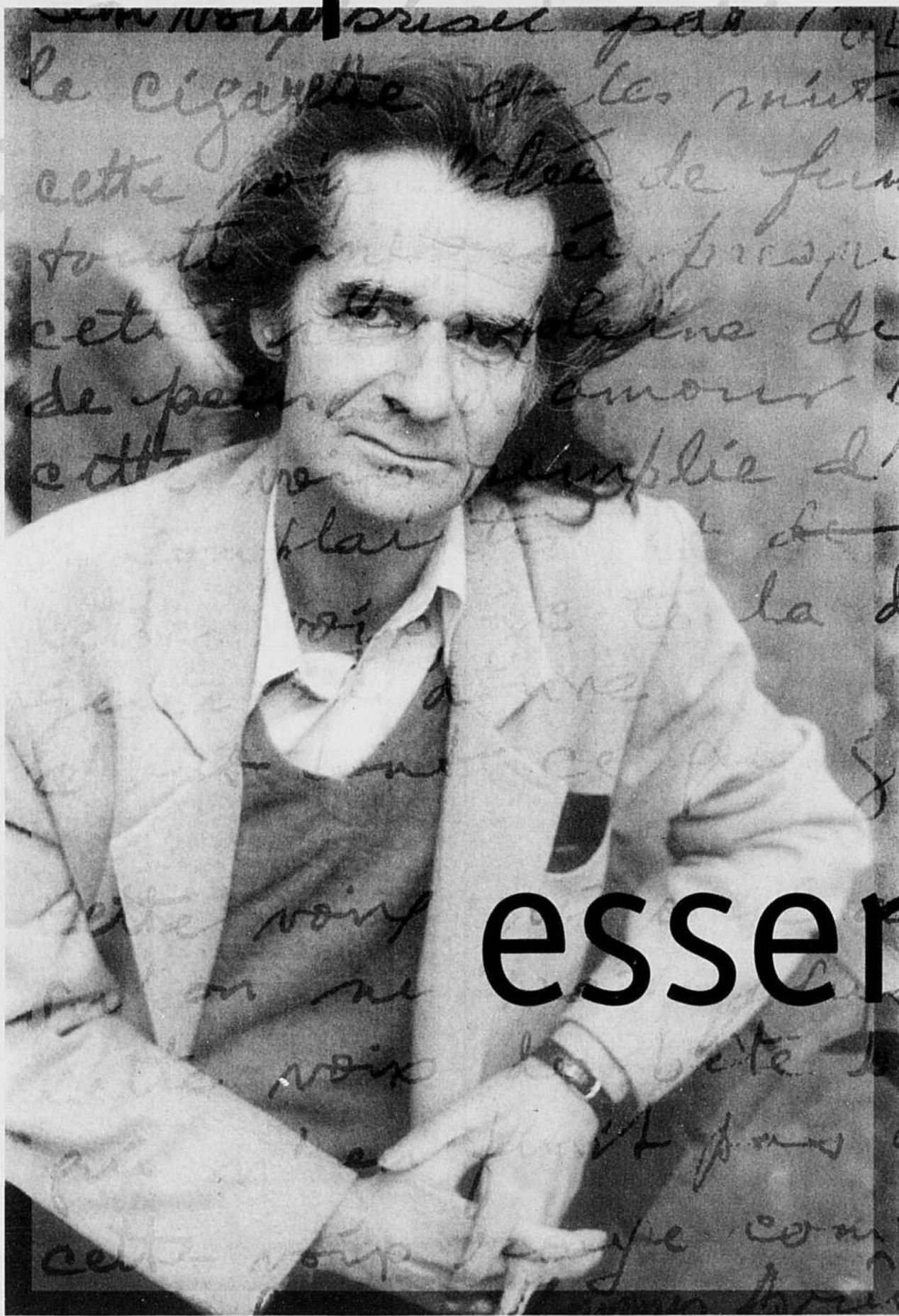
«Le mainate, c'est la raison alors que moi, c'est l'absurdité. Or, c'est très important, lorsqu'on revient de l'imaginaire, de pouvoir retomber sur ses pieds. Et c'est lui, cet oiseau, qui permet cela. J'ai une grande tendresse pour lui. C'est mon copain. Je l'emmène dans l'imaginaire, parce que sinon, je serais seul et que personne ne pourrait témoigner des visions que j'ai eues. Et puis un oiseau, c'est mieux qu'une valise, non?»

Dans une des saynètes du livre, le mainate fredonne même une chanson de Michel Fugain — *Fais comme l'oiseau*... — que Raymond Devos, ému, chante à son tour devant nous.

«Il n'y a rien de plus beau, selon moi. C'est superbe. «Rien ne l'empêche d'aller plus haut, l'oiseau»: quand j'entends cela, j'en ai les larmes aux yeux.»

SUITE PAGE D 2 : DEVOS

## Un poète



PIERRE CAYOUILLE  
LE DEVOIR

Au Québec, les poètes, on les aime mieux morts que vivants. Du moins, c'est tout comme. Auteur d'une trentaine de recueils de poèmes et de plus d'une centaine de chansons, Gilbert Langevin est mort le 18 octobre 1995. On l'a trouvé seul et inconscient dans un triste *tourist room* du plateau Mont-Royal, une fin pathétique qui illustre bien le triste sort que l'on réserve aux poètes et le tragique destin de Langevin.

Poète gigantesque, virtuose des mots qui savait à la fois combler les savants spécialistes de la poésie et le grand public (par ses paroles de

chansons), Langevin n'a jamais, de son vivant, eu le rayonnement qu'il méritait. Il a vécu dans la solitude et l'oubli, promenant sa bohème éthérique de rue en rue. Il n'a jamais fait de concession et il en a payé le prix. Sa poésie n'a que rarement dépassé le cercle restreint des initiés. Ironiquement, des milliers de Québécois connaissent quelques-unes de ses chansons sans savoir qu'il en est l'auteur. *La voix que j'ai*, par exemple. Tous, sauf quelques avertis, croient que c'est une chanson de Gerry Boulet, lui qui l'a si bien chantée. Pourtant, cette voix «pleine de blessures, de peines d'amour et d'aventures», cette voix «brisée par l'alcool, la cigarette et les nuits folles», c'était celle de Gilbert

Langevin. *Le Temps des vivants* de Pauline Julien? C'était Langevin. *Celle qui va de Marjo*? C'était aussi Langevin, tout comme la bouleversante *Si ciel il y a* que chante Pierre Flynn.

Quelques entétés ont décidé que Langevin échapperait à la fatalité de l'oubli. Quelques entétés ont juré que ce pur poète de l'amour, de la tendresse fraternelle et de la révolte trouverait la place qui lui revient, aux côtés de Nelligan, Grandbois, Gauvreau, Miron et autres grands alchimistes des mots.

Les brûlures consenties

Normand Baillargeon est de ceux-là. Il signe la présentation d'une anthologie rassemblant des poèmes,

DEUX OUVRAGES

ET UN NUMÉRO

DE VOIX ET IMAGES

ABORDENT

DIVERSES FACETTES

DU «CONTINENT

LITTÉRAIRE»

GILBERT LANGEVIN

# essentiel

chansons, proses et aphorismes de Langevin publiée il y a quelques semaines. Le livre a pour titre *PoëVie* et paraît aux éditions Typo. On y trouve 101 textes du poète divisés en trois catégories: poésie; chansons; prose et aphorismes — la plupart des textes de cette troisième catégorie ont été écrits sous divers pseudonymes, dont Zéro Legel.

En plus de la centaine de textes judicieusement choisis de manière à illustrer la progression de Langevin à travers son projet littéraire, cet indispensable petit livre renferme un texte de présentation à la fois dense et émouvant, une bibliographie, une dis-

SUITE PAGE D 2 : LANGEVIN

## L I V R E S

Avec Le Devoir...  
la fin de semaine commence

## le vendredi

Le cahier Plaisirs

avec ses rendez-vous, ses sorties,  
ses trouvailles et ses rencontres,  
vous plongera dans la douce béatitude  
des vacances.

Le Devoir du vendredi,  
un plaisir  
garanti!



LE DEVOIR

Musique en tête

chaque mercredi dans le cahier Culture

## Langevin

### Insaisissable aux gens pressés

SUITE DE LA PAGE D 1

cographie, une filmographie et une notice biographique.

«Ce livre, je l'ai conçu à l'attention des étudiants. Nous l'avons doté d'un appareil critique scolaire. Je crois fermement que Langevin est le prochain grand poète québécois que nous allons découvrir. Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que, dans 50 ans, on parlera encore de lui», dit Normand Baillargeon.

«Il me plaît [...] de penser que le destin de son œuvre sera une manière de dédommagement pour tant de brûlures consenties. Si, d'aventure, la présente anthologie, qui s'efforce de donner un aperçu de la richesse et de la variété de l'œuvre de Langevin, devait, un tant soit peu, contribuer à ce dédommagement, je serais amplement récompensé. Si, en outre, elle donnait le goût de cette eau-là à quelques lecteurs, les incitait à puiser à cette source même, son but serait atteint», écrit-il dans sa présentation.

Langevin, rappelle Baillargeon, était «insaisissable aux gens pressés». Son œuvre échappe à tous les clichés réducteurs. Il dégage néanmoins quelques caractéristiques majeures de la poésie de l'auteur de *Mon refuge est un volcan* (prix du Gouverneur général en 1979). On trouvera la spécificité de cette poésie, soutient-il, au «carrefour d'une métaphysique de

l'instant et d'une morale de la fraternité». Un des secrets de cette œuvre, ajoute-t-il, tient «au rapport que Langevin entretient avec le religieux». Il croyait en la sanctification par les mots.

Langevin, souligne Baillargeon, n'a que très peu été étudié par les universitaires. Hormis un indispensable texte de Pierre Nepveu paru en 1973 dans *Livres et auteurs québécois*, il n'existe que peu d'études universitaires consacrées à Langevin.

Voilà toutefois qu'au moment où paraît *PoëVie*, la revue *Voix et images* de l'Université du Québec à Montréal consacre un numéro à Gilbert Langevin, dirigé par le professeur André Gervais, de l'Université du Québec à Rimouski. Les poètes de la génération de Langevin, reconnaît-il, n'ont été que très peu étudiés dans des articles de fond ou dans des livres universitaires. «Ce dossier à propos de Gilbert Langevin vise à combler cette lacune», écrit-il. Dans ce numéro de *Voix et images*, André Gervais, Michel Biron, Ginette Michaud, Pierre Nepveu et Jacques Paquin étudient divers aspects de l'écriture de Langevin.

Le même André Gervais a par ailleurs préparé un recueil des paroles de chanson de Langevin intitulé *La voix que j'ai*. Les chansons interprétées par Langevin lui-même, Pauline Julien, Offenbach, Marjo, Dan Bi-gras, Pierre Flynn et Luce Dufault s'y retrouvent.

Dans une entrevue au *Devoir* en février 1994, Langevin expliquait ainsi la différence entre son travail de poète et celui de parolier. «Quand on écrit le texte d'une chanson, on n'a pas la même approche de la réalité. On du rêve ou de l'humour. Une chanson, c'est quelque chose qui va vers les gens [...] Les poèmes sont enfermés dans des livres. C'est plus secret. Quand je commence un texte, je ne sais pas si ce sera une chanson ou un poème. Je le découvre en écrivant.»

## POÉVIE

Gilbert Langevin  
Anthologie présentée par Normand Baillargeon  
Typo, Montréal, 1997, 261 pages

GILBERT LANGEVIN  
LA VOIX QUE J'AI  
CHANSONS CHOISIES

Recueil préparé par  
André Gervais  
VLB éditeur, collection chansons  
et monologues  
Montréal, 1997, 274 pages

Voix et images  
LITTÉRATURE  
QUÉBÉCOISE  
Gilbert Langevin  
Volume XXII, numéro 3,  
printemps 1997

## Devos

### Chez Devos, Fugain et Bachelard sont frères...

SUITE DE LA PAGE D 1

Et Devos, en effet, a l'œil humide. Cette liberté aérienne qui le touche tant, c'est celle que procure l'imaginaire, mot-clé de l'univers de Raymond Devos; l'imaginaire, c'est le véhicule qui permet d'accéder au merveilleux. D'où cette citation du philosophe Gaston Bachelard, placée en épigraphe d'*Un jour sans moi*: «Imaginer, c'est s'absenter. C'est s'élancer vers une vie nouvelle!» Chez Devos, Fugain et Bachelard sont frères...

Dans ce livre comme dans les monologues, les drames, les horreurs de la vie, s'ils sont évoqués parfois, sont très vite transfigurés en fantaisie joyeuse. L'imaginaire de Devos est plutôt bienveillant, non?

«Il ne faut pas s'éteindre. Je crois qu'il est important de garder sa sensibilité en éveil. La vie est parfois cruelle, noire, mais il faut faire un effort si on veut continuer. Alors, il serait dommage de faire le voyage dans l'imaginaire pour en rapporter des choses décourageantes. L'imaginaire, le plus souvent, c'est un refuge; c'est peut-être là sa faiblesse, mais c'est aussi sa force créatrice.»

## Un objet tout bête

L'amorce de chaque saynète, le matériau de départ sont toujours très simples: un objet tout bête — un clou, un bout de bois — ou une ex-

pression courante auxquels il donne une vie, une fraîcheur nouvelles.

«Ce ne sont que des points de départ pour entraîner les gens dans l'imaginaire. Si voulez aller loin dans les images, il faut partir du quotidien, du sol, du réel et de là, amener peu à peu le public vers l'étrange ou le fantastique. Or, il y a beaucoup d'artistes qui restent méconnus du grand public parce qu'ils ont oublié, dans leur travail de création, de mettre un escalier pour permettre à ce public d'arriver au premier étage; or toutes leurs œuvres sont au premier étage, et elles ne sont pas accessibles!»

Ces personnages imaginaires, ces animaux aux dons improbables — comme le mainate d'*Un jour sans moi*, qui est garçon d'ascenseur pour gagner sa croûte... —, ces objets animés qui ont soudain une âme, on finit par y croire, grâce à la folie Devos, et on se prend à les regretter lorsqu'il les fait disparaître.

«Mais oui, c'est obligé! Après tout, ce serait malhonnête de laisser vivre des personnages... qui n'existent pas!»

Et Devos, comme tout clown généreux, n'hésite pas à payer de sa personne; il peut se moquer de son embonpoint ou transformer les poches qu'il a sous les yeux en porte-dictionnaires...

«J'allais presque dire: il n'y a pas de raison de faire autrement. Je ne me moque pas de monsieur Untel, comme certains chansonniers français l'ont déjà fait: ça ne m'intéresse même pas. De nos jours, il y a des comiques qui se permettent d'attaquer, de critiquer nommément des vedettes, des hommes politiques. Moi, ce n'est pas du tout mon style. Je trouve que quand on parle des travers d'un individu détestable, c'est presque lui faire trop d'honneur.»

Et le clown, soudain, devient grave. «Je parle, moi, de nos travers parce que la vie, c'est notre aventure à nous, on est tous des hommes on a tous des faiblesses, des ambitions, des moments de lumière et d'obscurité. Et puis on rentre et on pleure. C'est l'aventure humaine. Elle est comme ça: elle est tour-



Raymond Devos

ARCHIVES LE DEVOIR

mentée, elle est difficile à vivre dès qu'on a passé le pas de la réflexion. Vous savez, c'est sublime et tragique d'être réfléchi et de se voir: c'est tout ça. Moi, je sais bien que dans la mesure où c'est moi qui fais les demandes et les réponses dans mes textes, je dois décider de dire ceci plutôt que cela. Je suis en quelque sorte Monsieur OUI/NON. Par exemple, un type arrive et me pose une question; c'est moi qui invente. Je réponds; c'est encore moi qui invente. Alors, je me mets à l'aise en me posant des questions auxquelles je peux et auxquelles j'ai envie de répondre. Voilà pourquoi on a tous des responsabilités, même si on est clown: on ne peut pas dire n'importe quoi, par conséquent.»

Et Raymond Devos, en guise d'au revoir, de faire devant nous son monologue *Parler pour ne rien dire*. «C'est le seul texte que j'ai écrit sans être inspiré. Comme une conférence, et c'est comme ça que ça m'est venu.» Et nous d'être subjugués soudain. De la coulisse, nous sommes passés à la scène. Raymond Devos nous salue: «Je vous en prie. Ça été un plaisir!» Là encore, jusqu'à la fin, il a eu le dernier mot, celui que nous aurions dû lui dire.

1. *Matière à rire*, Plon, coll. L'Intégrale, 1993, rééd. 1996

## LE BOUQUINISTE

PIERRE CHAPUS

Livres anciens et d'occasion  
GravuresPhilo ~ Littérature ~ Histoire  
Arts ~ Canadienne

Les choix d'un libraire

ACHAT ET VENTE  
2065, SAINT-DENIS  
MONTRÉAL 842-9204

LES ÉDITIONS



HURTUBISE HMH



## Hurtubise HMH propose ses quelques classiques pour l'été!

Le livre du vélo: 29,95 \$  
Réparation et entretien de votre vélo: 12,95 \$  
Jazz: 29,95 \$  
Formule 1 Passion 1996: 49,95 \$

# LIVRES

LA CHRONIQUE

## «Grand feu de petits fagots»

Le père de Gabrielle Roy avait donné un tel surnom à sa fille parce qu'elle était sensible, s'enthousiasmait pour une pacotille et s'éteignait aussitôt

«Je ne savais pas témoigner en faveur de ce que j'aimais...», écrit Gabrielle Roy dans un de ses plus beaux livres, *La Route d'Altamont*. J'en dirais tout autant, aujourd'hui qu'il fait beau à donner envie de pleurer et de s'étendre dans l'herbe pour une éternité de ce bel été de soleil et d'orages, dont il me semble que je ne sais et ne saurais jamais bien parler.

Parfois une névralgie éfrayante empoignait le cœur de la grande romancière qui alors écrivait: «Ah la terrible et vaste rêverie où nous sommes si seuls à savoir ce que nous pensons de nous-mêmes!» Je connais aujourd'hui ce doux supplice-là, fait du désir innommable de tout connaître et de la peur, également inarticulable, de ne jamais y arriver, de cette terrible proximité du réel,



Robert Lalonde

qui vous laisse une seconde manger dans sa main, ogre bienveillant, pour l'instant d'après vous chasser, du revers de cette même main, inclément. Un jour de joie et de doute, «aigu, trop ample, presque incroyable», si beau qu'on songe, paradoxalement, à ce peu de chose, si jeune, si indigent, que nous sommes, ce «grand feu de petits fagots» qu'un rien fait flamber et qu'un autre rien éteint comme une brindille, un rapide feu follet dans un grand ciel venteux. («Grand feu de petits fagots», c'est le surnom qu'avait donné son père à Gabrielle, cette enfant si sensible qu'elle s'enthousiasmait pour une pacotille et s'éteignait aussitôt, gagnée par l'effroi du temps, cette peur de «l'insensibilité, de cette terrible indifférence à notre égard de notre propre pensée».)

Nous vivons tous dans le même royaume enchanté et martyrisant. La vie, pour chacun, est «de l'ouvrage jamais fini, une montagne de barda». Et puis voilà que le soleil jette «sur la plaine une clarté rouge, lointaine et étrange», alors on se sent si fort dans la lumière soudaine, «au bord de son déferlement» qu'on saute tout de suite «au déjà-j'ai». Et puis, presque aussitôt, nous revenons nos «désirs non contents» qui sont «presque des supplices», et voilà qu'on se redépêche de vivre en forcenés, sûrs que trop de choses vont vous échapper, «même celles qui restent immobiles à nous attendre».

Oui, certains jours, les mots sont «ces ponts trop fragiles pour l'exploration». Ils se prêtent avec une apparente docilité à nos délirés, tout en «usant l'insouciance qu'il faut pour vivre». La vie, parfois, en échange du don incertain qu'elle a fait à l'écrivain, celui de savoir épeler généreusement les choses et le cœur, traite-treusement lui «retire la chaleur du réel». «Mais aussi», écrit encore Gabrielle, qui peut s'en aller comme il veut...!

Le ciel rosit et se pourpre et j'ai le cœur dans une eau glaiseuse, ensoleillée pourtant, en surface. Je m'enferme dans mon bureau — d'où j'aperçois, par la fenêtre ouverte, «l'inaccessible été» — pour relire quelques phrases de Henri Thomas, autre écrivain névralgique et serein, à qui les tourments du temps, de même que ceux du cœur, causent sans cesse «une surprise effrayée». Comme s'il nommait pour moi cette émotion qui fait mal-bon, Thomas écrit: «Le crépuscule du soir est en moi, sans fond, sans fin, le parfum des fumées, un bonheur sans nom...» Impossible de rendre ici la tendresse déchirante, à la Gabrielle Roy, «la détresse et l'enchantement» mêlés de cette histoire d'amour «infinie, indéfinie, souveraine» que raconte Thomas dans son petit livre que l'on tient comme un tison au creux de sa paume: «Ai-je une patrie».

Le retour sur soi-même de ce vieux jeune homme hanté par la beauté et les misères d'une pauvre fille à tout le monde, qu'il a aimée d'amour, dans «une absence de parole qui couvre tout, comme les blés mûrs couvraient les champs», leur fuite à tous deux dans les blés, «tracée comme celle des musaraignes», leur solitude «dans le bruit de la pluie», cette effrayante compassion qu'ils ont l'un pour l'autre, inimaginable pour l'entourage et les familles, cette «autre vie qui ne laisse pas le temps de com-

mencer» et qui fait murmurer au narrateur, des années après la fin tragique de ce si grand amour: «Je vous aime comme les forêts sous le vent, comme les petits châteaux perdus, comme la vie, comme l'abandon...» Thomas s'est tout simplement arraché le cœur, qu'il a tranquillement mis dans ses phrases toutes simples, lumineuses et fragiles, courageuses, pareilles à «ces choses qu'on ne peut dire à personne et qui se vont toujours là». Sans doute l'un des plus beaux romans d'amour jamais écrits, de ceux qui résonnent vrai et longtemps, qui vous bouleversent tout en vous laissant tranquille avec votre émotion «qui exclut les larmes et le chagrin». Le silence qui suit la lecture de cette histoire est puissant, magique et terrible, comme la lumière qui reste dans une chambre où l'on sait que se sont aimés deux grands écorchés, jusqu'au martyre.

Thomas a longuement écrit — et écrit toujours — à propos de sa vie longue et courte et heureuse et triste et sereine et désolée. J'aime le suivre à la trace dans sa quête, à la fois tranquille et épouvantée, de «l'écriture capable de tout accueillir également». Il dit tout, ne garde rien pour lui, et pourtant, prouve qu'à mesure qu'on le fouille, le mystère de soi s'épaissit, que «les émotions nous dépassent, sont en avant de nous (comme les chevaux d'autrefois), vont plus loin que nous».

Il y a de l'amertume et de la joie, emmêlées comme il se doit, dans cette vie offerte au «temps qui cache tout et ne montre que la tranche de l'instant».

L'écrivain apparaît dans ses hésitations, ses émerveillements, dans ces «silences et ces sortes d'absence qui le font accéder à l'écriture maîtrisée».

Un jour, il regarde les nuages courir au vent et il écrit: «Les nuages ne s'amusent pas dans le ciel à ma demande, mais presque.» La joie rend l'écrivain chanceux et conscient de sa chance.

Le lendemain, désenchanté, il écrit: «Je suis devant une prairie d'écriture dont tous les brins d'herbe me sont connus...» La malchance assombrit le narrateur, qui paraît alors épuisé. Il interpelle des auteurs, les questionne à pleines pages, relève un mot entendu au café et qui l'a chamboulé, écrit à un ami pour lui faire part de la tristesse que lui inspire sa «propre dureté naturelle» et lui chuchote: «Je tomberai si tu tombes», fugitive l'époque qui «accumule frousses et terreurs nerveuses, n'importe quoi pour ne pas voir le gouffre», et surtout parle de l'écriture, la sienne et celle des autres, de ces jours de plénitude où «le passé



Gabrielle Roy

est un chat qui ne te connaît plus», comme de «ces matins amers remplis de cendres, sans qu'on sache ce qui a brûlé en nous».

Tout ce qui a trait aux ardeurs, se-reines ou furieuses, des faiseurs de mots, me passionne. Et Thomas a l'attention, la fermeté et la tendresse du maître-jardinier qui aurait la générosité d'attendre de moi, l'apprenti, quelque miracle, c'est-à-dire, peut-être, que je perde enfin cette «frousse de ne pas arriver qui s'accroît avec l'âge». Oh, comme je le comprends quand, torturé par le besoin d'écrire et la terreur de ne pas y arriver — il la connaît aussi, bien sûr — il s'écrie: «J'ai besoin de la Nature, de toute la Nature, de toute ma Nature!» La voix de Thomas est un moment de beau temps derrière les arbres, une ondée qui vous lave d'un coup, soudain une grande pièce de ciel bleu dans la brume étale. Il s'adresse à vous, du haut de son ciel bas, en disant: pauvre ami désolé, que te dire sinon que «je me parcours, pays inconnu, où j'ai été jeune, enfant, vieux, sans âge, ni fort ni faible, jamais mort...»

L'été brûle dehors, l'eau fraîche m'espère. Je lève la tête de mes pages pour apercevoir trois gros bouquets, nouvellement assemblés, sur la table: celle que j'aime est allée cueillir rudbeckias, marguerites, mauves et fougères, pendant que je peinais, accablé par «cette espèce de solitude hautaine et indéchiffrable de qui est occupé à créer», comme l'écrit encore Gabrielle Roy. («Modère-toi, lui criait son père, l'impatience use!»)

On peut aller trop loin dans l'inspiration, et je vais souvent rôder dans la demi-clarté de certains sous-bois périlleux.

Elle chantonne, s'approche de moi, caresse ma nuque de scribouilleur «invertébré» — comme dirait ma tante — puis pose une bouteille de vin sur la table. Je déchiffre mécaniquement l'étiquette: *Gueule de loup*. Ce nectar-là me conviendra tout à fait. Le soir tombe, le jardin est noyé de grandes ombres tranquilles. Je sors dans la brunante. Le chien est roulé en boule sur la galerie, lové dans le méchant parfum de la bête puante qui l'a arrosé, la nuit dernière. («Ben bon pour toi, sauta-dit écornifleux!»)

Le lait luit de ce lait argenté précieux, inquiet et frissonnant, qu'on lui voit sur une des toiles de papa, celle qui représente la rivière aux serpens, la crique qui coulait derrière la maison de mon enfance. «Grand feu de petits fagots» va se jeter à l'eau, afin que son désir de fraîcheur ne s'en aille pas «quelque part, périr d'ennui et de lassitude».

L'hirondelle pêche. Une dentelle de brume survoile les grandes herbes, où brûle encore le bouton d'or. Le chien marche, vingt pieds derrière moi, grand puni qui pue. J'avance dans l'eau avec cet émoi — pourtant inventé — de mon personnage, dans *Où vont les sizerins flamés en été*, ce père incapable d'aimer, et que sa fille épouvante si bellement qu'elle réussit à le faire enfin pleurer, debout dans la rivière, resuscité par l'amour retrouvé.

«Je ne désire que ce que j'ai, écrit Thomas, mais mieux l'avoir — avec plus d'attention, plus de détachement, poétiquement — je ne sais comment...»

### LA ROUTE D'ALTAMONT

Gabrielle Roy, Boréal, 1992

### AI-JE UNE PATRIE

(roman)

### LA JOIE DE CETTE VIE

(notes)

Henri Thomas, Gallimard, 1991

**L'ÉCHANGE**  
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD  
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h  
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl  
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

POÉSIE

## Se maintenir dans les extrêmes

### TOMBEAUX ET RICOCHETS

Patrick Coppens  
Triptyque, Montréal, 1997, 70 pages

### LES CORPS SIMPLES

Marc Vaillancourt  
Triptyque, Montréal, 1996, 102 pages

### LA SAGESSE DE L'AUBE

Edgard Gousse  
Triptyque, Montréal, 1997, 69 pages

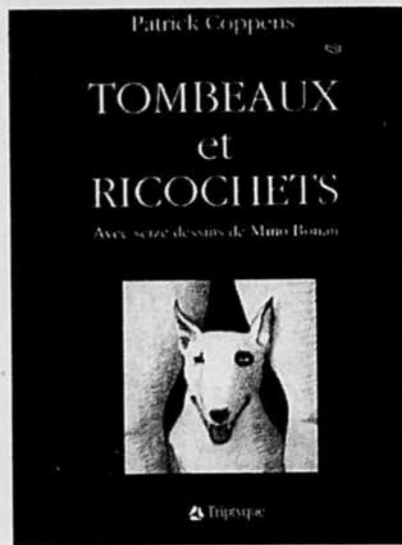
DAVID CANTIN

On se demande parfois comment entrer dans certaines œuvres poétiques. Une langue ainsi qu'une force imaginative dérouteront nos attentes, de même que nos repères. Ces livres possèdent-ils une véritable charge créatrice ou entraînent-ils simplement le lecteur vers une tromperie artificielle quelconque? Ces impressions me reviennent, sans cesse, en parcourant les nouveautés de Patrick Coppens, Marc Vaillancourt et Edgard Gousse chez Triptyque.

Grâce à un humour sarcastique qui se prête facilement aux jeux verbaux, la poésie de Patrick Coppens cherche toujours à se cacher derrière un canular des plus savants. Je n'ai rien contre les trouvailles originales ou autres rhétoriques du farfèlu, à condition que celles-ci m'entraînent quelque part. Encore une fois, je retrouve dans *Tombeaux et ricochets* tout ce qui m'agace dans cet univers superficiel. Dans ces courtes strophes, on suit la passion néromantique entre Barbe-Bleue et la Belle au bois dormant, entrecoupée des dessins vaguement provocateurs de Mino Bonnan: «Papa est docteur / Maman est couchée / la pine lamineuse / joue les abaisse-langue / Oui et non / pour l'instant qui dure / ne prévoyant d'autre harmonie / la poésie s'échappe / et le texte se force / curieuse enfance / des séances au divan / tête-bêche / laboureur / jardinière / tombeaux et ricochets / murmures intimidants.»

Doit-on rire ou être choqué devant ces pages? Je suis plutôt déçu que Coppens choisisse de prendre de tels raccourcis. Grâce aux différentes formulations elliptiques, le poème cherche à concilier désirs charnels et plaisirs formels. Toutefois, ces ressources ludiques s'engagent rapidement vers des dilemmes ennuyeux. On se dit alors qu'il existe sans doute des moyens plus convaincants pour exprimer ses fantasmes!

Heureusement, la poésie de Marc Vaillancourt est d'une tout autre envergure. D'ailleurs, cette parole jubilante ne ressemble à rien de ce qui se publie actuellement au Québec. Après deux livres de poèmes et un recueil de récits, Vaillancourt demeure un écrivain à surveiller; il faut dire qu'à part quelques timides comptes rendus, on semble vouloir mettre de côté ce mathématicien de formation. Pourtant, il existe une audace assez particulière dans les élans carnavalesques et narratifs contenus dans *Les Corps simples*. A partir d'un lieu ou d'un événement, ces poèmes renferment une critique violente envers le milieu social et littéraire québécois: «J'ai fait des études précises / j'ai des manières précieuses / et je nourris des pensées maigres / et sèches / qui prennent bien / lourdement le sable porte ses cactus / fibromes / et ses calculs nénaux / du côté des rails il y a une piste / festonnée de traces de pneumatiques / herbes poilues coraux / et mille allusions / au lyrisme le plus démonté / mais évidemment les gens ne savent plus lire / ils cherchent la poésie dans les livres de poésie / c'est plus commode / l'oiseau sur la branche la fenêtre ouverte / et la vie n'a pas de sens / des chevaux insoumis courent / nus / avec leurs cheveux sur l'échine [...]» Loin d'être gratuit, le travail formel de Vaillancourt repose sur une connaissance mythologique et scientifique qui introduit ce rapport de sensualité face à la langue. En l'espace de quelques heures, on glisse d'une hu-



meur pamphlétaire à un souffle épique, pour revenir après coup à un détail des plus inattendus. Il y a d'ailleurs énormément d'ironie dans les détours inimaginables qu'emprunte l'écrivain. Aussi dense qu'excessive, cette voix n'est pas toujours facile d'accès, mais elle réussit à générer un lieu d'inconfort sensible et de questionnement dans la poésie québécoise actuelle.

Autre poète des Éditions Triptyque, Edgard Gousse ne se risque pas aux acrobaties verbales comme chez Coppens ou Vaillancourt. Son travail vise plutôt à prolonger une réflexion intérieure que suscite l'abandon devant les forces de la vie et de la mort. Dans *La Sagesse de l'aube*, le poème doit arriver à «nous rendre l'espace et le temps sensibles», comme le dit si bien l'exergue de Simone Weil.

Alors qu'elle entrecroise prose et vers, je me demande pourquoi cette interrogation temporelle n'est pas plus vivante. Des passages inspirés

se perdent-ils trop souvent dans le besoin de réponses explicites? N'y a-t-il pas assez de mystères dans cette «errance fructueuse»? On découvre pourtant des pages révélatrices où l'on suit cette «apparente aptitude au détachement, au désenchantement»: «Je suis accroupi devant le jour entre le silence et l'amour désorienté. Le corps vieilli attend l'aube d'un temps nouveau. Les désirs prennent place dans le flanc de la vie. Le jour s'enivre quand vient l'obscurité aux portes verrouillées. Sommes-nous persuadés de gagner la vie, que nous la perdons avant d'être convaincus. Le rêve et le silence brûlent nos os dans le noir. Nos paupières ont si peur du sommeil. La vie est une maison prodigieuse.» Ainsi, les élans d'angoisse au même titre que la violence amoureuse auraient pu générer un parcours méromantique fascinant. Toutefois, Edgard Gousse n'arrive pas à reconstruire la force incantatoire des actes du passé, le paradoxe du silence.

**BARICCO**

«Un enchantement.»  
Pierre Lepape,  
Le Monde

«Insolite et beau.»  
Frédéric Vitoux,  
Le Nouvel  
Observateur

«Un roman simple  
comme la brise.»  
Jean-Pierre Denis,  
Le Devoir

«Un pur moment  
de bonheur.»  
Jacques  
Folch-Ribas,  
La Presse

ALESSANDRO  
BARICCO  
SOIE

ROMAN  
ALBIN MICHEL

**ALBIN MICHEL**

tombée publicitaire : le vendredi 8 août LE DEVOIR

Ne manquez pas notre cahier spécial

rentrée scolaire  
publié le 16 août prochain!

## L I V R E S

LE SUJET DU LIVRE

Le livre en pleine  
dépressionL'édition française est en crise.  
En crise grave.

Selon les indicateurs, rarement le secteur de l'édition n'a connu pareille crise. Une situation d'autant plus inquiétante qu'elle ne s'appuie sur aucune raison conjoncturelle particulière mais semble être l'accélération d'un processus ancien.

FLORENCE NOUVILLE,  
RAPHAËLLE RÉROLLE  
MARION VAN RENTERGHEM  
LE MONDE

ce à l'égard du livre en grand format dont la vente a chuté de 30 %. Avant d'acheter, ils attendent la sortie en poche.

L'édition est en crise. Ce n'est pas nouveau. Voilà bien quarante ans que le cri d'alarme est lancé, que l'on entend dire par les éditeurs, les diffuseurs, les libraires, que rien ne va plus. En 1991, il y avait la guerre du Golfe, on désertait les librairies au profit des marchands de journaux. En 1995, c'était l'élection présidentielle, les attentats, les grèves du mois de décembre. Mais, cette fois, l'explication n'est pas immédiatement perceptible. La catastrophe évidente qui frappe particulièrement depuis le mois de janvier l'ensemble de la profession, et qui n'est pas spécifique au secteur malade des sciences humaines (voir *Le Monde des livres* du 18 avril) est d'autant plus grave.

Comme si, indépendamment d'une conjoncture précise, apparaissait l'accélération soudaine, mais amorcée depuis longtemps, d'un phénomène de fond. Peut-on réduire la crise actuelle de l'édition aux conséquences du marasme socioéconomique? Procède-t-elle plus profondément d'une modification structurelle des comportements et du statut du livre? D'une «crise de la culture»?

## La défense de l'écrit

«Le livre est à une phase cruciale de son histoire. Il nous faut prendre conscience que nous traversons une situation grave, où la défense de l'écrit devient un enjeu essentiel», déclarait Serge Eyrolles, président du Syndicat national de l'édition (SNE), dans le magazine *Livres Hebdo* du 20 juin. Moins de livres vendus pour plus de livres publiés: suicidaire, la tendance est ancienne.

Mais les chiffres de vente du premier semestre, relevés par *Livres Hebdo* et confirmés individuellement par la majorité des éditeurs (certains échappant à la crise, ou en profitant), comptent parmi les plus noirs que l'on ait connus: chute des tirages, du chiffre d'affaires (de 8 % à 10 % chez les gros éditeurs), des ventes au détail (de 4 % à 5 %), bref, du «panier moyen» du client en librairie; et, en revanche, hausse de la production des nouveautés (de 16 % par rapport à l'année précédente), augmentation des taux de retours de livres (au premier trimestre, 4 % de plus qu'à la même période de 1996).

Le plus inquiétant est que 1997 fait suite à deux années moroses. Les chiffres définitifs, pour 1996, ne sont pas encore disponibles, mais le SNE estime la baisse du chiffre d'affaires à 1,4 % environ.

Les raisons? On ne cesse d'incriminer, depuis des années, les concurrences rencontrées par le livre. Concurrences extérieures (télévision, multimédia, loisirs divers) et intérieures (gratuité du prêt en bibliothèque, photocopie).

Sans compter la disparition des émissions littéraires et l'absence du livre à la télévision, qui commencent à préoccuper même les opposants traditionnels à l'autorisation de la publicité télévisée pour le livre: «Que les nouvelles générations passent des heures devant la télévision sans y entendre parler de livres, cela pose un problème», s'interroge Alain Flammarion, directeur général de Flammarion.

Ce qui prend forme plus nettement aujourd'hui, c'est la convergence de ces phénomènes dans un contexte d'inquiétude sociale et de baisse du pouvoir d'achat. Ce n'est pas un hasard si le livre de poche (de faible prix, mais aussi de faible bénéfice pour l'éditeur et pour l'auteur) est — avec la bande dessinée et le livre pratique — le seul à être épargné par la crise. La baisse du chiffre d'affaires général s'accompagne d'une hausse de la production, signe de la prépondérance des livres à bas prix, donc d'une baisse moyenne des bénéfices. «C'est très net», constate Alain Flammarion. Il y a de la part des lecteurs une méfian-

ce à l'égard du livre en grand format dont la vente a chuté de 30 %. Avant d'acheter, ils attendent la sortie en poche.

La faible rentabilité obtenue sur chaque titre poussant les éditeurs à une inflation de la production, le cercle est vicieux. Pour Jérôme Lindon, p.-d.g. des éditions de Minuit, il s'agit d'une «course à l'abîme»: «Pour compenser l'augmentation du taux de retours, les éditeurs envoient davantage de livres aux libraires qui, débordés, renvoient les livres. La profession manque de discipline.»

Le problème de la reprographie et du prêt en bibliothèque reste selon lui préoccupant: «Une bibliothèque prête un titre 444 fois alors que l'éditeur a vendu dans l'année 170 exemplaires du même titre, soit insuffisamment pour envisager une réimpression. Résultat: l'exemplaire de la bibliothèque est en loques et on ne peut plus le commander chez l'éditeur. Donc le livre n'existe plus.»

## Situation critique en librairie

La crise de l'édition ne serait donc pas d'abord une crise de la lecture: «Jamais on n'a autant emprunté en bibliothèque, jamais il n'y a eu une telle diversité de bons livres, autant de supports médiatiques pour parler des livres», constate Christian Bourgois, qui pointe davantage les problèmes liés aux techniques modernes de distribution.

«Le petit nombre potentiel de lecteurs est plus ou moins toujours le même. Mais l'appareil de distribution ultra-performant mis en place ces dernières années nécessite un volume de ventes qui ne correspond pas aux besoins et aux possibilités du public.»

Si les éditeurs semblent résolus à réduire leur production, c'est que la situation en librairie est devenue critique. «Depuis 1990, nous sommes nombreux à dire aux éditeurs qu'ils publient trop et n'importe comment», explique Christian Thorel, directeur de la librairie Ombres Blanches de Toulouse. «Les bons livres sont masqués par le reste, car les maisons d'édition renforcent la production "planche à billets" pour être présents sur les tables des libraires.» Les clients se méfient, les retours s'accroissent et beaucoup de points de vente accusent un recul de leur chiffre d'affaires depuis le début de l'année. Chez Ombres Blanches, 1997 s'annonce moins bien que l'année précédente — exceptionnelle, il est vrai.

Le premier semestre enregistre une hausse de 4 % du chiffre d'affaires, mais le mois de mars a apporté la première baisse depuis cinq ans.

Chez Michèle Ignazi, à Paris, la fréquentation a décliné de manière tangible depuis janvier. Si le résultat global parvient à se maintenir, c'est grâce aux habitués et à des commandes exceptionnelles. «Mais la clientèle se renouvelle peu», constate-t-elle.

A Lyon, enfin, la librairie Flammarion a vu son chiffre d'affaires général progresser depuis le début de l'année, mais la fiction ne suit pas le mouvement.

Des «valeurs sûres», comme Djan, d'Ormesson ou Modiano, n'ont pas fait le plein de leurs ventes. Tant et si bien que Jean Fèvre, le directeur de la librairie, compte réorganiser son magasin durant l'été pour faire plus de place à la pochothèque.

Dans ce contexte, l'offensive commerciale annoncée par la FNAC est perçue comme une menace supplémentaire par les libraires. Grâce à son projet *Ariane*, qui devrait être opérationnel dès 1998, la chaîne compte centraliser le traitement des 5 % de titres qui constituent le «cœur de l'offre».

Les livres à forte rotation et les «indispensables», soit environ dix mille titres et 60 % du chiffre d'affaires de la FNAC, seront gérés à partir d'une plate-forme unique et constamment accessibles aux lecteurs. Une logistique inquiétante

pour les petits éditeurs, qui craignent de ne pouvoir accéder à cette cible magique.

## Le cas Maxi-Livres

Autres incertitudes planant sur la profession, le sort du groupe Maxi-Livres/Profrance placé en redressement judiciaire mercredi 7 mai (*Le Monde* des livres des 9 et 16 mai) et pour lequel la période d'observation a été prolongée jusqu'au 7 décembre. Parmi les quarante-deux candidats déclarés pour une reprise totale ou partielle du groupe — dont le passif serait estimé à 628 millions de francs (plus de 150 millions de dollars) et qui sera probablement vendu «par appartements» —, on trouve notamment Hachette (intéressé par les quelque deux cents points de vente de Maxi-Livres) et son concurrent CEP Communication (via le club de livres France-Loisirs), le Grand Livre du mois, ainsi que des sociétés de capital de risque, des fonds d'investissements ou des groupements financiers, français ou étrangers, comme Morgan Stanley, Apax Partner, Baupost Group ou Wårde Partner. «Que cet outil qu'est Maxi-Livres puisse intéresser des étrangers soucieux de pérenniser le marché français, cela ne m'étonne pas», note un expert du secteur. Voilà qui serait en tout cas susceptible d'en modifier la donne, au moment où les librairies de Maxi-Livres semblent devenues un nouvel «enjeu» pour la profession.

Mais ce qui continue aussi de traumatiser l'ensemble de la chaîne éditeurs-diffuseurs-distributeurs-libraires, c'est la «catastrophe culturelle» engendrée, dans le sillage de Maxi-Livres, par le dépôt de bilan de sa filiale de distribution, Disti-

que. En les privant de quatre mois de leurs ventes, soit un tiers de leur chiffre d'affaires annuel, celui-ci touche de plein fouet quelque deux cent soixante petites maisons dont beaucoup sont exemplaires de la richesse et de l'originalité de la pensée contemporaine.

## Préjudice

Chez Fata Morgana, cet éditeur littéraire dont le siège est situé dans l'Hérault, on explique que ce préjudice conduit à «renoncer aux livres les plus difficiles» et à repousser sine die «des titres prévus en juin parmi lesquels un inédit d'Elytis ou un petit récit d'André Gide». Aux Éditions Théâtrales, Jean-Pierre Engelbach explique dans un communiqué: «Cette affaire arrive pour notre maison au moment où nous publions un livre important sur Le Théâtre d'art, un beau livre à gros budget qui déséquilibre notre trésorerie. Elle risque de nous priver des fruits nécessaires de sa commercialisation et d'aggraver encore notre situation. Après quinze années consacrées à publier des livres de théâtre, des auteurs contemporains et à les promouvoir dans les librairies [...], les éditions Théâtrales sont aujourd'hui menacées de disparition pour de seules raisons financières.»

C'est le 30 juillet que le tribunal de commerce de Lyon devrait statuer sur l'avenir de Disti-que. Parmi les sept repreneurs potentiels qui doivent soumettre leur plan de reprise avant le 11 juillet, on parle notamment d'un diffuseur-distributeur, Vilo, d'Harmonia Mundi ainsi que du groupe Hérissé, imprimeur installé à Evreux (Eure) et candidat pour une reprise partielle des actifs.

Si la solution Hérissé recueille l'appui de l'association des éditeurs indépendants — son secrétaire, Régis Blanchet, des éditions du Prieuré, a écrit au ministre de la Culture, Catherine Trautmann, pour lui demander de l'appuyer politiquement —, certains la jugent au contraire irréaliste. «Jusqu'à nouvel ordre, Hérissé n'est pas connu comme diffuseur», remarque M. Emmanuel Pierrot, l'avocat d'un certain nombre de petits éditeurs. Ce métier ne s'improvise pas. A priori, le seul candidat un peu sérieux, c'est Vilo.»

En attendant, nombre de libraires et d'éditeurs abordent l'été avec des trésoreries tendues. Du côté des banques, les lignes de crédit s'amenuisent, la confiance aussi. Comme s'il fallait ajouter aux difficultés, l'affaire Disti-que vient encore, dit-on, «polluer les relations des banques avec les milieux du livre».



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

«Ces établissements regorgeaient de marchandises hétéroclites, amas de choses utiles ou superflues...»

La nouvelle du samedi

## Pierres de lune

LOUISE MAHEUX-  
FORCIER

Boulevard du Dimanche, juste en face de l'église, à mi-chemin entre l'école et ma maison, il y avait ce qu'on appelait, en ce temps-là, un «magasin de variétés».

Ancêtres des «dépanneurs» d'aujourd'hui, ces établissements regorgeaient de marchandises hétéroclites, amas de choses utiles ou superflues voisinant à la bonne franquette, les unes éparpillées sur des tables, les autres empilées le long des murs sur des étagères, les plus petites et les plus coûteuses gardées sous verre dans des présentoirs dont les enfants avides — à la fois torturés de convoitise et contrariés par l'obstacle — tatouaient les parois transparentes de leurs empreintes digitales et des ronds de buée qu'y laissaient, pareils à des traces de ventouse, leur souffle mouillé de salive.

Certaines de ces boutiques, en plus de subvenir aux besoins élémentaires et de fournir péle-mêle aux imprévus l'objet immédiatement indispensable à la vie quotidienne — allant de la pâte dentifrice aux lacets de chaussures —, s'offraient le luxe d'une «spécialité» qui relevait le plus souvent du domaine alimentaire, sous forme de pâtisserie ou de charcuterie, et dont la réputation, portée

de bouche à oreille, s'étendait rapidement bien au-delà des limites du quartier. Aux jours et aux heures connus des arrivages et des fourrés, il en résultait de sérieux engorgements ayant pour corollaire une caisse tapageuse et dodue à souhait.

Bien que le commerce qui me revient en mémoire eût pour spécialité une denrée non périssable et non comestible dont l'usage était recommandé, et même prescrit, en tout temps, il n'en reste pas moins qu'il était lui aussi rituellement encombré, proie consentante et ravie d'une cohue d'amateurs — grands connaisseurs ou fervents profanes — qui le prenaient d'assaut à heure et à jour fixes, tous cordons de bourses déliés.

Cela se passait le dimanche... invariablement le dimanche matin... Reine et maîtresse des lieux, costumée d'une jupe à volants fleuris, d'un pull échantre et de petits escarpins claquants, Sandrine valisait d'un comptoir à l'autre, le sourire aux lèvres. Sa longue et sombre chevelure distribuait des boucles désordonnées autour de son fin visage en porcelaine qu'illuminait un regard de nuit bleue parsemée d'étoiles. Se déplaçant avec la grâce et l'agilité d'un poisson exotique au milieu des bulles de son aquarium, Sandrine, ces matins-là, en oubliait sa trentaine avancée qu'à tout autre moment une effroyable solitude endeuillait et, dans son petit fief tout à coup surpeuplé, officiait avec autant d'ardeur, de compétence et de précision qu'en face, dans l'enceinte sacrée, maniant l'encensoir, haranguant l'assemblée et distribuant les rondelles de pain azyne, officiait son ancien amant, accouru de lingerie d'apparat et de bijoux sacerdotaux.

Animée des meilleurs et plus joyeux sentiments du monde qui, en tout autre jour, se muait en chagrin et réflexions moroses, Sandrine, dans son for intérieur, allait parfois jusqu'à s'imaginer investie, elle aussi, d'un pouvoir béneux; alors, tout au fond de sa pensée, elle dessinait une croix de paix sur le front dégarni

du bon pasteur qui, après l'avoir si éperdument choyée et charnellement explorée avec tant de fougue, d'impudeur et d'extravagance, s'était finalement rendu, de guerre lasse, de peur d'enfer, ou simplement d'amour épuisé, aux ukases de l'Éternel; le temps de ficeler un paquet ou de jouer des castagnettes avec le tiroir-caisse, il arrivait même à la concubine répudiée de reconnaître au creux de son estomac la merveilleuse petite crampe de reconnaissance qu'y déclenchait le souvenir toujours vivace du singulier cadeau de rupture que lui avait offert le curé repent, promettant de maintenir en vigueur cette permission jadis accordée dans l'euphorie des coupables extases: celle d'exercer son métier le dimanche, autrement dit l'autorisation tacite d'ouvrir les portes de son magasin le jour du Seigneur, tant et aussi longtemps qu'aucun paroissien n'y verrait motif à scandale et raison d'alerter le Saint-Siège.

Toute à la joie du magnanime privilège qui assurait son gagne-pain, Sandrine avait toujours négligé ou refusé de comprendre que le cadeau était empoisonné et que son bienfaiteur, s'étant contenté de fermer les yeux sur l'infraction et de se en laver les mains sans même en avoir discuté avec le grand Législateur, s'était débarrassé d'elle aussi définitivement qu'avec de l'arsenic. La sous-traitant au terrible péché d'impureté, il la condamnait tout de même à vivre ecclésiastique et tomba raide amoureux comme le plus insignifiant rejeton du commun des mortels...

Je n'ai jamais pu faire la part des choses en me souvenant de Sandrine à ce moment-là. A peine aije l'impression rétrospective qu'un éclair de vengeance l'a traversée tout entière quand elle a compris que l'abbé Vincent déferait pour elle. Quant à moi, je fus terrassé irrémédiablement par l'immonde éclair de la jalousie.

◆◆◆

Le tendre vieillard qui partage aujourd'hui ma chambre et avec qui je radote à cœur de jour m'assure qu'il n'y a plus de magasin de variétés, boulevard du Dimanche, juste en face de l'église, et que, même, on ne trouve plus que rarement — en général joutés aux sacristies — de pareils étals d'objets religieux.

Par contre, et en conséquence, il prétend qu'elle vaut son pesant d'or, la petite mallette noire, bourrée à craquer, avec laquelle je me suis enfui ce jour-là et que j'ai trimballée toute ma vie de refuges en asiles, de maisons de correction en pénitenciers et jusqu'au dernier hospice où m'a roulé le tambour battant que j'ai depuis lors dans la poitrine.

Parait-il, au dire de mon acolyte, que des chapelets... on n'en fait plus! et c'est pourquoi ma collection est inestimable... J'en possède en grains de café, d'ivoire, de noyaux d'olives, de jade, de corail, de cristal de roche, d'argent ciselé, de perles noires...

Mon plus beau est en pierre de lune.

L'Action  
NATIONALE

C'est le 80e anniversaire

Revue mensuelle, 38,00 \$ par an

- Sociale, économique et indépendantiste
- Indépendante des partis politiques
- Des faits, des idées et des solutions
- 2000 pages par année
- Plus de 200 collaborateurs

425, boul. de Maisonneuve Ouest,  
Bureau 1002  
Montréal H3A 3G5

Téléphone: 514-845-8533  
Télécopie: 514-845-8529

## L I V R E S

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'image derrière le mythe

**HABITANTS ET GLORIEUX**  
(Les Canadiens de 1909 à 1960)  
François Black  
Mille îles, coll. Sport, 1997  
143 pages

« Voilà pourquoi le sport, parmi les Canadiens français, doit être question nationale. Il faut se garder d'exagérer: leur existence et leur indépendance pratique ne dépendent pas du résultat de courses ou de matches de football! Mais il est suffisant de se rendre compte que lorsque les Anglais verront les Canadiens français leur tenir tête et les battre souvent dans la plupart des sports et jeux auxquels ils se livrent eux-mêmes, ils n'en ressentiront que plus de respect pour eux. »

Tirée d'un article intitulé « Le Sport et la Race » (paru en 1911 dans le journal *La Presse* et repris dans *Écrits sur le Québec*), cette remarque de Louis Hémon aurait pu s'adresser au club de hockey Le Canadien de Montréal et à ses partisans. Mais l'auteur de *Maria Chapdelaine*, comme beaucoup de ses contemporains, avait cure de sports plus prestigieux que le hockey à l'époque, même si son texte fut écrit dans la ville, Montréal, qui avait vu naître le goret sur glace un peu plus d'un quart de siècle auparavant, en 1875, au Victoria Skating Rink pour être précis.

Il n'empêche que l'on peut interpréter la création du Canadien en 1909 comme une sorte de réponse à l'appel ethnique lancé par Louis Hémon.

## Une mission nationale hâtive

Le hockey était en effet jusque-là une affaire essentiellement anglo-saxonne (à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des 124 équipes répertoriées au Québec, deux seulement étaient composées de joueurs francophones), mais le temps était venu pour les Canadiens français de s'affirmer sur les patinoires, apprend-on dans *Habitants et Glorieux*, l'ouvrage que François Black consacre à l'histoire du Canadien de Montréal de 1909 à 1960.

Dans le contexte de dualité ethnique où l'équipe voit le jour, le choix même du vocabulaire « Canadien » pour la nouvelle équipe de l'Association canadienne de hockey (l'ancêtre de la Ligue nationale), vocabulaire qui signifiait encore « Canadien français » au début du XX<sup>e</sup> siècle, avait une connotation politique.

Or, malgré le mandat explicite que s'étaient donné les dirigeants du Canadien de former une équipe de hockey composée exclusivement de Canadiens français, mandat cautionné par la presse sportive de l'époque — dont *Le Devoir* qui venait d'être fondé —, François Black constate à son grand étonnement que cela ne fut, dans les faits, jamais le cas.

Dès la troisième saison de la Ligue nationale de hockey, en 1920-1921, la présence francophone dans l'équipe chuta à moins de 50 %. A partir de 1936-37, et jusqu'à la fin de la période étudiée par M. Black, jamais plus les Canadiens français ne seront majoritaires.

Malgré cette réalité, l'image d'un club de hockey défendant les intérêts sportifs du peuple canadien-français va persister. Cocasserie si l'on veut, une grande partie de ce que M. Black, qui est historien et qui enseigne au Collège Héritage de Châteauguay, dit que l'échec de la représentativité canadienne-française au sein du Club de hockey Canadien serait imputable à l'esprit mercantile qui prévalait — déjà! — dans le sport professionnel.

Les premières années de l'équipe de hockey la plus prestigieuse au monde sont à ce point mêlées à des

jeux de coulisses, à des tractations contractuelles et à des questions de survie financière que l'amateur de sport qui lira *Habitants et Glorieux* ne se sentira jamais dépaycé et ne pourra s'empêcher de faire les liens qui s'imposent avec l'époque actuelle.

Le retentissement médiatique et la liberté (relative) des joueurs en moins, l'époque des Howie Morenz et Aurèle Joliat peut se comparer à celle des Patrick Roy et Mario Lemieux sur le plan strictement économique. Le capitalisme est peut-être un peu moins sauvage aujourd'hui, mais cela reste du capitalisme.

Il est vrai que celui qui prétendrait aujourd'hui que les joueurs modernes sont de grands exploités mériterait qu'on lui donne une scène au festival d'humour le plus proche.

## Une image tardive de gloire

Au chapitre de la fierté nationale et de la gloire sportive associées au Canadien, on notera toutefois ceci, qui constitue l'essentiel de la thèse de M. Black. La véritable tradition victorieuse à laquelle tout amateur de hockey québécois digne de ce nom s'est identifié au moins une fois dans sa vie, généralement durant sa jeunesse, commence en réalité dans les années cinquante et coïncide avec l'apparition de la télévision.

De 1917-18, année de la naissance de la LNH, à 1951-52, année précédant l'avènement de la télévision de Radio-Canada et de *La Soirée du hockey*, la fiche du Canadien comme champion de la coupe Stanley ne se distingue pas de celle de ses principaux adversaires, que ce soient les Sénateurs d'Ottawa, les Red Wings de Detroit, les Maple Leafs de Toronto ou les Maroons de Montréal, leurs rivaux anglophones (sic) immédiats. C'est dans les décennies suivantes, au cours desquelles le Canadien, avec 18 coupes Stanley en 43 ans, dominera aisément la Ligue nationale, que le mythe des Glorieux va prendre tout son sens.

Or, un mythe, à notre époque, n'est rien s'il n'est pas relayé, voire nourri, par les médias. Qui sait exactement ce que l'image glorieuse du Canadien doit au célèbre « Et c'est le but! » de René Lecavalier, au vocabulaire et aux inflexions du plus réputé commentateur sportif que le Canada francophone ait connu?

L'essai de François Black le résume bien: cette image glorieuse, c'est une équation on ne peut plus parfaite entre un sport, un peuple et un média.

Le Canadien, c'est une formule magique qui fait coïncider les aspirations des francophones du Québec, qu'on peut donc faire remonter sur le plan sportif à 1909, avec les succès d'une équipe de hockey dont on a pu suivre de manière rituelle les exploits tous les samedis soirs d'hiver à la télévision. (Un hiver dont Louis Hémon avait par ailleurs magistralement pris la mesure québécoise; rappelons-nous, dans *Maria*, la mort de François Paradis en pleine tornade blanche.)

*Habitants et Glorieux* est un petit ouvrage écrit sans prétention autre que celle de percer un tant soit peu la légende du Canadien de Montréal, de montrer que, superposée à l'exploit sportif brut, cette légende doit être mesurée à l'aune d'un rapport de forces ethno-politique et d'un progrès technologique précis.

L'histoire des sports en est encore à ses balbutiements au Québec et, mis à part les travaux de Donald Guay (*Introduction à l'histoire des sports au Québec*, *L'Histoire du hockey au Québec*), peu d'analyses ont été consacrées au phénomène sportif et à sa place dans notre univers culturel. De ce point de vue, *Habitants et Glorieux* est un pas ferme dans la bonne direction.



Robert Saletti

## Une Algérienne à la recherche de sa liberté

**LA FILLE DE LA CASBAH**

Roman de Leïla Marouane  
Éditions Julliard, Paris 1996,  
209 pages.

NAÏM KATTAN

Une jeune fille vit dans la Casbah, quartier pauvre et traditionaliste d'Alger. Elle est orpheline, son père un *chahid*, (un martyr) a donné sa vie à la cause de l'indépendance de son pays. Femme, elle serait soumise à l'autorité de son frère aîné. Or, celui-ci est allé se battre en Afghanistan. Elle fait des études, devient institutrice d'arabe et avec son salaire, elle peut soutenir sa mère et son jeune frère. Or, parce qu'elle a fait des études et qu'elle ne se trouve pas soumise à l'autorité directe du mâle, elle refuse de suivre les règles du milieu et d'abord celle qui l'aurait destinée comme fidèle et obéissante épouse de son cousin. Elle ne se révolte pas, n'en éprouvant pas le besoin, étant entourée de jeunes femmes aux semblables désirs et ambitions. L'une a un amant italien, l'autre est la compagne discrète d'un Algérien qui n'est pas pressé de la demander en mariage.

Hadda, l'héroïne du roman, décide de vivre sa vie. Elle fait la connaissance d'un jeune homme, Nassib, qui présente toutes les apparences de la richesse. Il la revoit dans un café et lui laisse son numéro de téléphone, lui suggérant de déguster chez lui un café introuvable dans les établissements publics. Elle laisse passer quelques semaines, puis, prenant un congé de maladie à son école, elle l'appelle et se rend chez lui. Nassib

est le fils d'un privilégié du régime. Grande maison moderne, voiture et whisky coulant à flots. Hadda cache son origine modeste, prétend disposer d'une voiture et faire des voyages à l'étranger et lui donne un faux nom. Le garçon lui demande à quelle heure elle doit rentrer. Elle n'a pas l'intention de le faire et passe plusieurs jours chez lui. Sa mère se lamente, sa fille ne rentre plus le soir, elle est perdue.

Les rencontres se répètent et le manège se poursuit jusqu'au moment où, enceinte, Hadda est aux abois. Elle accourt chez son amant, rêvant de mariage, sans trop y croire. Nassib se met au téléphone, cherche un médecin qui consentirait à la faire avorter. Ne réussissant pas, il lui remet une liasse de billets. Elle n'a qu'à se débrouiller. Après tout, il ne lui avait rien promis. Hadda va chercher un couteau dans la cuisine et le lui enfonce dans le dos.

Sa cousine médecin l'accueille à l'hôpital. Elle lui apprend qu'elle a choisi de se rallier à l'islamisme et d'épouser un collègue de même obédience. Elle l'opère d'une « hernie ». Autrement dit, elle pratique sur elle l'avortement. A son réveil de l'anesthésie, Hadda aperçoit à son chevet, son cousin et prétendant. Les islamistes qui ont besoin d'elle et de son enseignement, la considèrent comme héroïne puisqu'elle a débarrassé la société d'un ennemi de la foi.

Rien de surprenant dans cette intrigue. Ce qui fait l'intérêt de ce roman n'est pas là. C'est l'arrière-plan social. Finies les révoltes des jeunes contre le patriarcat et les coutumes

archaïques. Hadda appartient à une couche pauvre mais elle a bénéficié d'une formation, est indépendante économiquement et dispose des moyens de gagner sa vie. Autour d'elle, d'autres jeunes femmes, l'une médecin, l'autre journaliste sont, matériellement, autonomes. Or, pour cette nouvelle génération, la société semble aussi fermée que pour leurs mères car elles appartiennent à la classe des non-privilégiés du régime. Le pouvoir est corrompu, les Nassib circulent librement et en profitent cyniquement. Aussi les voix de l'opposition et du changement sont-elles bouchées.

Hadda, apprend, à ses dépens, que pour traverser les nouvelles frontières de classes, le prix à payer est exorbitant. Elle est piégée, perdante d'avance. Le seul sauvetage qui lui est disponible est une régression. Sa cousine médecin entre dans le rang, décide de porter le voile. Ainsi, « les hommes la respectent ». Pour Hadda, le choix est entre le voile ou la prison. Son meurtre est récupéré. Sa liberté conquise, affichée, n'aura été qu'un leurre. Quel autre choix? Partir? A condition d'obtenir et passeport et visa. Son amie journaliste l'a fait. Hadda n'en n'a pas les moyens.

Ce premier roman est plus qu'un reportage; il va au-delà du document social. Leïla Marouane, qui vit à Paris depuis cinq ans, met en évidence un drame existentiel, l'impasse où se trouvent les jeunes femmes algériennes qui cherchent à prendre leur destin en mains. Leur sort, celui que la romancière décrit, est désespéré et désespérant.

ESSAIS

## Contre l'excès identitaire

**LA CRISE DE L'IDENTITÉ AMÉRICAINE**

(Du melting-pot au multiculturalisme)  
Denis Lacorne  
Fayard, 394 pages

NICOLAS WEILL  
LE MONDE

Aujourd'hui, l'Amérique fascine les intellectuels français autant par sa puissance qu'elle inquiète par ses dérives centrifuges, voire séparatistes, prêtées à ses minorités noire, hispanique, féministe, gay, etc. Tendances que l'on caricature souvent sous l'appellation de « *political correctness* » (correction politique). Cette crise américaine de la pensée française contraste avec l'étonnante faveur dont le modèle américain jouissait en France dans les années 80, et nul doute que l'affaire dite du voile islamique aura constitué de ce point de vue, à l'automne 1989, une sorte de tournant. Certaines des voix qui avaient vanté jusqu'alors les mérites d'une installation démocratique pacifique réussie outre-Atlantique — compte non tenu de la question de l'esclavage — se mirent à voir dans le multiculturalisme américain un véritable repoussoir. L'annonce menaçante d'une prochaine dictature des minorités et des communautés.

Dans ce contexte, l'ouvrage de Denis Lacorne vient à propos pour calmer ce jeu français très en vogue qui consiste à plaquer nos angoisses hexagonales, avouables ou non, sur une réalité étrangère, en l'occurrence celle des États-Unis. Patiemment, à travers les textes fondateurs, Denis Lacorne nous aide à remonter le cours d'une idéologie américaine qu'il connaît de l'intérieur, depuis la *Lettre sur la tolérance* du philosophe John Locke (1686) jusqu'à Horace Kallen, qui serait l'inventeur, dans les années 20, de ce qui allait devenir le multiculturalisme américain. A l'époque de Horace Kallen, prôner la diversité des cultures et leur coexistence signifiait battre en brèche le discours des « *nativistes* » qui, eux, jugeaient inassimilables les immigrants d'origine « *hébraïque* », « *alpine* » ou autre. Le multiculturalisme, loin donc d'être l'habillage conceptuel des tendances au repli identitaire, naît d'abord comme une théorie de l'intégration, comme une réaction à la xénophobie.

Denis Lacorne reste cependant conscient des excès, parfois cocasses quoique souvent démesurément grossis, que peut inspirer le multiculturalisme, notamment sur les campus américains. Par exemple, ceux d'une « *ethnoscience* » sur tout préoccupé d'attribuer son lot de découvertes à chaque minorité (le triangle de Pascal aux mathématiciens chinois, l'écriture et le calendrier aux Olmèques, etc.). Si en revanche Lacorne ne conteste pas la légitimité de l'affirmative action (le traitement préférentiel pour les citoyens issus de groupes défavorisés), il note que celui-ci charrie aussi son lot de « *victimes innocentes* » (ceux à qui leur mérite permettrait d'accéder à tel emploi public ou à telle université mais qui voient la place prise, au nom de la rectification des injustices historiques). Il propose, pour prévenir tout risque de surenchère ethnique et empêcher l'allongement infini de la liste des victimes présumées de l'Histoire, de réduire l'application de l'affirmative action aux Afro-Américains et d'en limiter la portée dans le temps.

En se faisant ainsi le partisan d'un multiculturalisme modéré et en collant de plus près à l'histoire comme à la réalité d'une Amérique trop souvent méconnue à force de paraître familière, ce livre ouvre la voie à ce que pourrait être une réflexion sur un multiculturalisme à la française. Une réflexion qui se déciderait enfin à envisager le dépassement du vieux modèle jacobin autrement que comme l'apocalypse.

ESSAIS ÉTRANGERS

## Le « bon » côté de la médaille

**LE PROCHE-ORIENT ÉCLATÉ - II**

Mirages de paix et blocages identitaires 1990-1996  
Georges Corm, Éditions La Découverte, 1997, 321 pages

JOCELYN COULON  
LE DEVOIR

Georges Corm, économiste libanais et analyste des questions proche-orientales, est un homme fâché. Fâché contre l'Occident et Israël qui asserviraient le monde arabe, fâché contre ses confrères spécialistes qui ne comprendraient rien à leur objet d'analyse, fâché contre un processus de paix qui ne serait qu'un sordide jeu d'ombres.

Pourtant, souligne-t-il, de la guerre du Golfe aux accords d'Oslo, le début des années quatre-vingt-dix a été marqué au Proche-Orient par des bouleversements géopolitiques majeurs dont, en Occident, on ne saisit pas très bien la portée. En fait, on pense qu'un processus irréversible vers la paix a été engagé dans la région. Eh! bien, on a tort. Pourquoi? Tout simplement parce que les Occidentaux « ont une approche médiatique et journalistique des événements considérables qui se sont déroulés au Proche-Orient depuis six ans », écrit l'auteur.

Corm a donc décidé de nous ramener sur le plancher des vaches et de nous rappeler que « plus on croit tenir la paix, plus celle-ci révèle sa nature de mirage ». Oubliez ce que vous avez vu à la télévision: les poignées de main, les accolades, les seances de signature d'accords de paix, etc. Vous avez rêvé. Le Proche-Orient n'est pas sur le point de devenir ce jardin de roses que les médias occidentaux et les orientalistes de service dépeignent avec tant de complaisance mais continue d'être une vallée de larmes où les peuples n'ont pas fini de souffrir. Et qui sont les bourreaux, pensez-vous?

L'Amérique, Israël, les Européens et les émirs pourris et serviles.

Pour nous convaincre que tout va mal, mais très mal, dans ce coin du monde, l'auteur annonce « *des analyses plus fines de terrain et de réalités* », de celles qui révèlent la vraie nature des choses et qui bouleversent vos conceptions pour le reste de vos jours. Dès l'introduction de ce livre, qui est la suite d'un premier ouvrage publié en 1983, Corm montre ses couleurs avec fatuité. « *Notre objectif de base*, écrit-il, [est] de tenter de comprendre, derrière les simplifications abusives, les fantasmes et les clichés de toutes sortes, quels sont les ressorts réels des événements, les enjeux de puissance qui les animent [...] ». Pourtant, à y regarder de plus près, ses analyses sont farcies de simplifications abusives, de silences inexcusables et de propos déliants.

Le Proche-Orient n'est pas engagé dans un processus de paix, écrit-il, mais dans une politique de pacification, menée par les États-Unis. La guerre du Golfe, la conférence de Madrid et les accords d'Oslo ne sont que les étapes flamboyantes de cette politique qui ne réussira jamais à colmater « les brèches béantes de la crise existentielle arabe déclenchée par la succession de malheurs dans l'histoire des Arabes depuis le début du siècle ». Elles préparent en fait les prochaines guerres.

L'auteur dresse un état des lieux apocalyptique: Israël triomphe alors que les sociétés arabes éclatent au grand jour; l'Irak rampe et sa population meurt lentement; l'OLP s'aplatit et les Palestiniens s'enfoncent dans le désespoir; le Sud-Liban subit les violences de l'occupation israélienne. Voilà un portrait qui n'est pas complètement faux, mais dans ce chapelet de malheurs qui frappent les Arabes, les silences de l'auteur en disent long sur son intégrité intellectuelle. Alors que chaque méfait israélien envers ses voisins et les Palestiniens est démenti-

qué « *sans complaisance* », pour reprendre une expression de Corm, l'auteur n'a pas trouvé quelques mots pour décrire les responsabilités de Saddam Hussein dans la désintégration des sociétés arabes à la suite des guerres avec l'Irak et le Koweït. Il n'a pas consacré, non plus, une ligne aux agissements pervers des Palestiniens et des différents groupes libanais dans la destruction du Liban ou aux violences que l'armée d'occupation syrienne fait subir à ce pays.

Ce livre, où l'on trouve quelques lumineuses descriptions sur les dérives de la société et de la politique israéliennes et sur l'instrumentalisation de l'islam par des gouvernements usés et des groupes fanatiques, n'en demeure pas moins malhonnête. Il y a bien quelques lecteurs qui mangeront de ce pain-là. Pour les autres, ils devront chercher ailleurs les « *analyses plus fines* » pour comprendre la situation au Proche-Orient.



GEORGES CORM

LE PROCHE-ORIENT ÉCLATÉ - II

Mirages de paix et blocages identitaires 1990-1996

La Découverte/Ensay

tombée publicitaire : le vendredi 29 août

Ne manquez pas notre cahier spécial

LE DEVOIR

rentrée littéraire

publié le 6 septembre prochain!

## ARTS

EXPOSITIONS

## Renoir au menu

Sa palette de couleurs est visible un peu partout, de l'autobus au petit café, autour du Musée des beaux-arts du Canada

MARIE-ANDRÉE  
CHOUINARD  
LE DEVOIR

Les organisateurs du célèbre et huppé Salon de Paris en verdiraient de jalousie: l'exposition *Les Portraits de Renoir. Impressions d'une époque*, organisée par le Musée des beaux-arts du Canada, attire des foules que l'on pourra peut-être bientôt classer parmi les records de tous les temps. Pour découvrir le portraitiste en Pierre-Auguste Renoir, il faut donc s'attendre à une visite non pas en solitaire, mais plutôt en horde, puisque les amateurs et les curieux y sont nombreux.

Depuis qu'on y avait mis en vedette Edgar Degas, en 1988, le Musée des beaux-arts du Canada (MBAC) n'avait plus vu cela: de sages files de visiteurs, d'ici, d'ailleurs, patiemment rangées dans le seul but de défiler devant les 61 portraits de Renoir choisis par le conservateur en chef de l'établissement, Colin B. Bailey. Le musée, qui organise cette exposition d'envergure, avait établi un objectif de fréquentation de 200 000 personnes pour toute la période d'ouverture de l'exposition (depuis le 27 juin et jusqu'au 14 septembre). Si l'on maintient l'ère d'aller des premières semaines — 3100 personnes par jour — ces attentes seront toutefois fracassées.

Renoir lui-même serait peut-être renversé par une telle attention: dans la capitale nationale, sa palette de couleurs est visible un peu partout, de

l'autobus au petit café. Sur toutes les lèvres, Renoir fait partie de l'agenda estival de nombreux vacanciers. Qu'y a-t-il au menu pour eux?

#### Aux quatre coins de la planète

La mise en valeur de l'une des facettes, peut-être la moins connue, du peintre, qui vécut de 1841 à 1919: Pierre-Auguste Renoir le portraitiste, alors que l'on associe beaucoup à la formation du mouvement impressionniste, aux côtés des Monet, Manet et Sisley, que l'on reconnaît aussi beaucoup pour ses baigneuses, ses paysages et ses scènes d'intimité. L'*«impressionnisme romantique»*, l'appelaient parfois soulignant ici son extrême sensibilité.

Dans l'atelier du peintre suisse Charles Gleyre, où il fit ses premières armes dès 1861 en compagnie de Frédéric Bazille, Claude Monet et Alfred Sisley, le maître jette un regard pardessus l'épaule de l'élève — il en était à sa toute première semaine là-bas —, «prend un regard froid», rapporte le fils de l'artiste, Jean Renoir, et lui dit: «C'est sans doute pour vous amuser que vous faites de la peinture?» «Mais certainement, lui répondit alors Renoir, et si ça ne m'amuse pas, je vous prie de croire que je n'en ferais pas!»

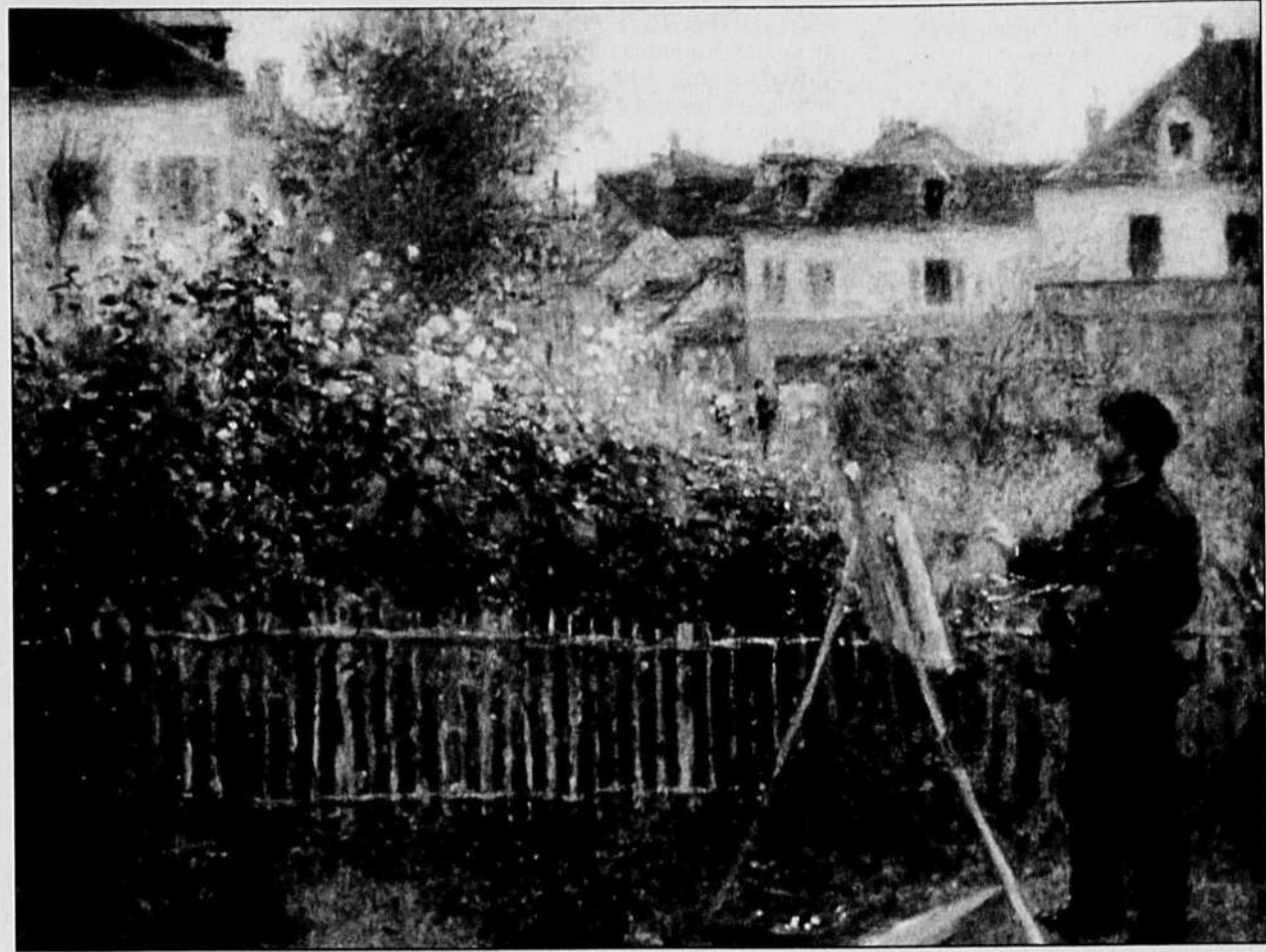
Le MBAC et son conservateur en chef ont donc réussi l'ambitieux projet de réunir quelque 61 toiles de Pierre-Auguste Renoir — une première au Canada —, projet qui coûte au musée 1,6 million de dollars. Les toiles

du peintre de renommée internationale étant disséminées aux quatre coins de la planète, il a fallu s'alimenter en Allemagne, au Brésil, principalement aux États-Unis, mais aussi en France, en Grande-Bretagne, en Suède, en Suisse, au Japon, en Russie et bien sûr au Canada (MBAC).

«Le portrait, au sens strict du terme, occupe Renoir depuis ses débuts jusqu'au milieu de sa carrière, c'est dire depuis les effigies austères et imposantes des membres de sa famille peintes dans les années 60, empreintes d'une sensibilité étonnamment victorienne, en passant par les toiles à la touche extravagante de la décennie impressionniste, jusqu'aux œuvres de transition de milieu des années 1880, d'un modelé plus précis mais tout aussi vivement colorées», écrit Colin B. Bailey dans *Portrait de l'artiste en portraitiste*, texte principal du catalogue de l'exposition.

Les *Portraits de Renoir. Impressions d'une époque* retrace donc diverses étapes du travail de portraitiste effectué par Renoir au cours de sa vie: représentations des amis de l'artiste dans des scènes quotidiennes, portraits des familles de ses mécènes — l'exposition permet d'ailleurs de comprendre toute l'importance de ces riches individus dans la carrière d'un peintre qui attend les retours de la consécration —, portraits de sa propre famille également et des femmes qui firent un bout de vie avec lui.

«Préoccupation centrale chez Renoir durant les deux premières décennies de



Claude Monet peignant dans son jardin à Argenteuil, 1895.

WADSWORTH ATHENEUM, HARTFORD

sa carrière», poursuit M. Bailey, le portrait prédomine dans l'œuvre de Renoir entre 1864 et 1885: sur les 397 compositions effectuées au cours de cette période, figurent 164 portraits. «J'ai été bouleversé par la compétence picturale de Renoir, par sa technique osée, mais d'une grande maîtrise, expliquait M. Bailey plus tôt cette semaine. Mais par-dessus tout, Renoir est un chroniqueur fidèle: quand on compare les photos de l'époque avec les portraits qu'il a peints, l'on reconnaît sa grande fidélité. Il avait aussi le grand talent de rehausser des personnalités fades, sans déformer la réalité.»

#### «Jolis» tableaux

À travers les œuvres de Renoir se dessine l'importance du Salon de Paris, événement annuel conférant le sceau d'excellence pour qui y est admis. Renoir y met le pied pour la toute première fois en 1864. Mais c'est en 1879, avec la présentation au Salon du grand *Portrait de Madame Georges Charpentier et de ses enfants* (qui fait d'ailleurs partie de l'exposition), que Renoir connaît un triomphe qui le consacra. Dès lors, la nécessité financière de s'adonner au portrait n'est plus la même.

«La peinture est faite, n'est-ce pas, pour décorer les murs, disait Renoir. Il fait donc qu'elle soit la plus riche possible. Pour moi, un tableau, puisque nous sommes forcés de faire

des tableaux de chevalet, doit être une chose aimable, joyeuse et jolie, oui jolie! Il y a assez de choses embêtantes dans la vie pour que nous n'en fabriquions pas encore d'autres.»

Parmi les «jolis» tableaux présentés au MBAC, plusieurs représentent des amis: par exemple *Claude Monet peignant dans son jardin à Argenteuil*, témoignage d'amitié d'un peintre à l'autre. D'autres évoquent le lien capital qui s'est tissé entre

l'artiste et ses principaux mécènes (Le Cœur, Charpentier, Bernard, Durand-Ruel). D'autres enfin représentent l'intérêt du peintre mari, du peintre père, pour des sujets très près de lui, sa femme, ses enfants (tel *Gabrielle et Jean*, 1895, image captée de Jean Renoir, son fils, alors âgé de deux ans, et de sa bonne, Gabrielle Renard). «La plupart des modèles de Renoir n'étaient pas de grandes vedettes mais des amis, de la famille, des gens avec qui il tissait des liens, explique M. Bailey. Il y a là une richesse d'information incroyable à travers les relations qu'il entretenait avec tous ces gens», une recherche inédite d'ailleurs.

De lui, Paul Gauguin disait: «Comme par magie une jolie tache de couleur, une lumière caressante parlent suffisamment. Sur les joues comme sur une pêche un léger duvet ondule, animé par la brise d'amour qui raconte aux oreilles sa musique. On voudrait mordre à la cerise qu'exprime la bouche et à travers le rire perlé la petite quenotte blanche et aiguisée.»

À la toute fin, Renoir est grande-

ment limité par la maladie mais les dix dernières années de sa vie demeurent fort fécondes. Il renonce à marcher vers 1912 pour «réserver toutes ses forces à la peinture». En 1918-19, il peint le célèbre tableau *Les Baigneuses*, son testament pictural. «C'est maintenant que je n'ai plus ni bras ni jambes que j'aimerais peindre de grandes toiles. Je ne rêve que de la Véronèse, de Nocce de Cana. Quelle misère!»

Le musée abrite les trésors de Renoir encore jusqu'au 14 septembre. Il ouvre ses portes en soirée quelques jours par semaine pour mieux répartir les heures de visite: avis aux intéressés, il parait que les soirées sont beaucoup plus calmes que les matinées, où l'heure d'attente n'est pas rare. Mieux vaut réserver par téléphone avant d'y pointer le bout de

son nez et faire vite si l'on souhaite une visite guidée (il en reste, mais très peu). Pour réservations, composez le (613) 990-4888 ou encore le (613) 755-1111.

#### LES PORTRAITS DE RENOIR. IMPRESSIONS D'UNE ÉPOQUE

Au Musée des beaux-arts du Canada, 380, promenade Sussex, à Ottawa. Jusqu'au 14 septembre. Du mercredi au vendredi: 10h à 20h (saison estivale seulement). Du samedi au mardi: 10h à 18h.

## Exposition d'Art Sacré

### NOS DERNIÈRES ÉGLISES AUX ORNEMENTATIONS AUTHENTIQUES

Artiste-peintre-décorateur:  
Toussaint-Xénophon Renaud  
(y seront exposés Napoléon Bourassa et François-Édouard Meloche)

En plus des tableaux de Georges Delfosse, des moulures trompe-l'œil, des colonnes faux-marbre, de l'or en feuille, vous y admirerez 36 photos-couleurs d'églises et chapelles d'antan.

#### Chapelle du manoir Masson

901, rue St-Louis dans le vieux Terrebonne, face au site historique de l'Île-des-Moulins

Tous les jours de 13 h à 17 h

Jusqu'au 3 août

Entrée libre

Renseignements :  
254-3924 ou 254-9152

Télé-Québec  
présente le

## Circuit des ARTS

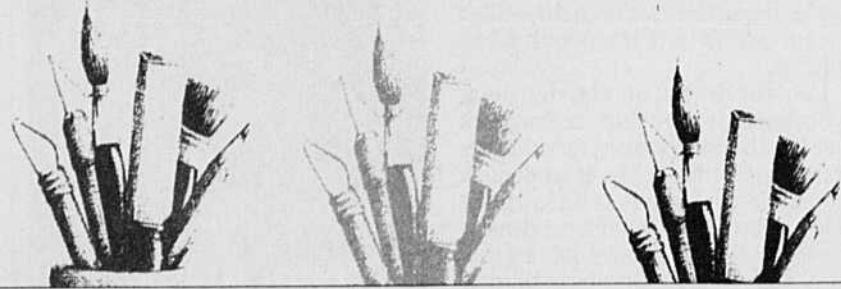
MEMPHRÉMAGOG  
du 26 juillet au 3 août 1997  
de 10 h à 17 h

Le Circuit des Arts Memphrémagog vous permettra de découvrir la magnifique région de Memphrémagog, tout en faisant connaissance avec les artistes dans leur milieu de création.

Information:  
1-800-267-2744  
(819) 843-2744

Site internet:  
www.odyssee.net/~jdinezza/cda.html

Vous pourrez trouver la carte détaillée du Circuit dans les centres touristiques, commerces et lieux d'hébergement.



## LES BEAUX-DIMANCHES AU FORT-LENOIX

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE, TOUS LES DIMANCHES DE JUILLET ET AOÛT.

19 ET 20 JUILLET

### THÉÂTRE LE MATOU NOIR

Un amusant spectacle de marionnettes pour enfants, présenté à 13h30 et 15h15.

Dimanche, atelier de maquillage pour enfants.

UNE PRÉSENTATION DE:

LE CANADA FRANÇAIS

LE DEVOIR

Coméleon

104.1 FM

LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENOIX  
SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-NOIX  
(514) 291-5700

AUTOROUTE 15  
SORTIE 21 OU 6  
OU  
ROUTE 225 SUD

Nature Culture  
Parcs Canada  
Parcs Canada

Patrimoine canadien  
Parcs Canada  
Parcs Canada

Parc Fort-Lenoix  
SANTÉ CULTURE DE LA RÉGION

Richelieu  
EXPERTS CONSEILS INC.

Paul Claude Bérubé  
AVOCAT



Jongleuses au cirque Fernando, 1878-79.

THE ART INSTITUTE OF CHICAGO

LES ARTS

ARTS VISUELS

# La perte des repères

Dans ce type d'événement, le processus de création et la fabrication dament le pion à l'exposition

BERNARD LAMARCHE

Amos — L'événement que certains décrivent comme le plus important en arts visuels à sa tenir cet été au Québec tire à sa fin.

Des vingt œuvres construites lors de cette quinzaine chargée, seulement trois survivront à la date fatidique, le 20 juillet. Les autres renoueront avec leur état originel de matériau, elles seront démontées aussitôt. Ne vous en faites pas, c'était prévu ainsi. L'enjeu premier de ce genre d'événement consiste justement à focaliser davantage sur le processus de création et la fabrication, escamotant l'étape de l'exposition.

En effet, d'un certain point de vue, ce sont artistes eux-mêmes qui sont exposés, et plus précisément leur manière de travailler, sortie des ateliers pour être lancée sur la rue, en contact direct avec les passants.

Trois œuvres dépasseront la limite permise et se disputent au temps leur pérennité. Trois œuvres, trois artistes, trois appartenances nationales: Jean-Yves Vigneau (Québec), Juan Geuer (Ontario) et Inghild Karlsen (Norvège), la découpe géographique ayant été un des principes de sélection des artistes, forcément, puisqu'il fallait reconduire ce choix pour ce qui est des œuvres permanentes.

C'est d'ailleurs là que s'abrège notre rôle. Ce genre d'événement prend un malin plaisir à mettre en faille la portion du discours qui doit rendre compte au quotidien de l'avancée des travaux.

D'un côté, il s'agit de rendre compte des actions produites: décrire les œuvres, les commenter, témoigner de la présence des artistes, etc. De l'autre, il faut considérer que pour l'instant, les œuvres fuient d'elles-mêmes de partout, elles ne seront colmatées qu'à la toute fin.

À ce chapitre, les fortes intempéries que la région a connues ces derniers jours — il ne faut pas oublier que les œuvres sont extérieures — auront même eu leur mot à dire. Mais là n'est pas le plus grand écueil: la couverture journalistique ne pouvant pas par essence être un *work in progress*, difficile d'écrire sur des processus qui entrent dans cette catégorie. Et au point où sont rendus les travaux, encore passablement incomplets, il serait malhonnête, d'un point de vue critique, de compléter les œuvres pour les artistes, pour paraphraser Bart Habermiller, un des artistes impliqués dans l'événement.

C'est que certains travaux risquent encore de changer en cours de réalisation. C'est toute la différence entre parler de projets, et ainsi faire l'économie des déplacements, et d'œuvres terminées, dont on ne peut juger des effets que lorsqu'on entre en relation avec elles.

Or, nous l'avons déjà dit, pas question d'extrapoler, d'aller au delà de ce que nous voyons présentement.

Tout au plus pourrions-nous faire de l'interpolation, évaluer par intuition le rendu en reliant ce qui est fait avec ce qu'on «sait» qui sera fait, ce qui reviendrait à parier sur

le potentiel des œuvres, ce que nous ne voulons pas faire.

### Le permanent et l'éphémère

Prenez l'œuvre de Virginia Pésémapéo Bordeleau. Son installation consiste en un grand cercle de monticules de pierres pour créer un espace sacré dont un des axes relie virtuellement le clocher de la cathédrale d'Amos à celui de l'église de la réserve algonquienne de Pikogan.

La mandala du cercle, qu'elle nomme «déesse terre-mère», n'étant pas complétée au moment d'écrire ces lignes, l'atmosphère recherchée n'est qu'à peine palpable. *Idem* pour les œuvres de Jacques Baril ou de Luc Boyer, dont l'état actuel permet peu d'en prédire la réception. Les colonnes métalliques inclinées de l'œuvre du premier restent encore à recouvrir de pierres et d'une tourbe qui s'allongera peut-être, continuellement en

transformation, alors que la pointe verticale de pierre et de branches du second, une de ses «flèches de fécondité», ne laisse pour l'instant que deviner sa teneur. Toutefois, ce problème soulève d'intéressantes considérations au sujet de l'opposition construite ici entre «permanence» et «éphémérité». Au jour le jour, les œuvres prennent des directions imprévisibles: des problèmes techniques à résoudre sont à considérer, les idées peuvent résister à la matière qui leur donnera corps.

C'est classique: le travail en atelier en étant un d'expérimentation, celle-ci, déplacée sur les sites, se retrouve ici en premier plan. Pour ainsi dire, pour employer une formule presque caricaturale, tous les possibles sont (encore) permis. Or, l'éphémérité ne loge peut-être pas à l'enseigne que l'on croit. Ainsi, l'œuvre permanente de Geuer, un esker surplombé de miroirs prévus pour faire fondre les neiges en caressant les pierres d'une douce chaleur, sera continuellement à ajuster, ses effets se marient, en le raccourcissant, au cycle des saisons, s'opposant à celle de Vigneau, terriblement résistante et immobile.

Pour Geuer, l'idée très belle prédomine selon laquelle peut-être jamais plus la neige ne pourra s'imposer à cet endroit. Paradoxalement, cette idée de faire des œuvres éphémères qui pourraient être permanentes. Au contraire, les actions d'un des projets, celui de Olafur Eliasson, se terminaient à la minute même de leur existence. Très orwellienne, son œuvre trichait la réalité par une mise en scène d'éléments mystérieux dignes des *X-Files*.

Dans le même esprit, le cube d'asphalte de Mikael Lundberg, dont les arrêtes parfaites au départ se liquéfient sous l'action du soleil, au point où les repères se perdent, où l'on ne distingue plus l'orientation originelle de la forme, où elle semble vouloir rejoindre le bitume qui la reçoit.

Laissée à elle-même, elle se fondra ultimement, selon une échelle de temps infinie, avec sa surface d'accueil, disparaissant «naturellement». Ah non, c'est vrai, dès lundi on l'enlèvera...

vingt mille lieux sur l'esker

# Art et destruction

Certaines des œuvres du Symposium ne trouvent en fait leur sens que dans leur destruction

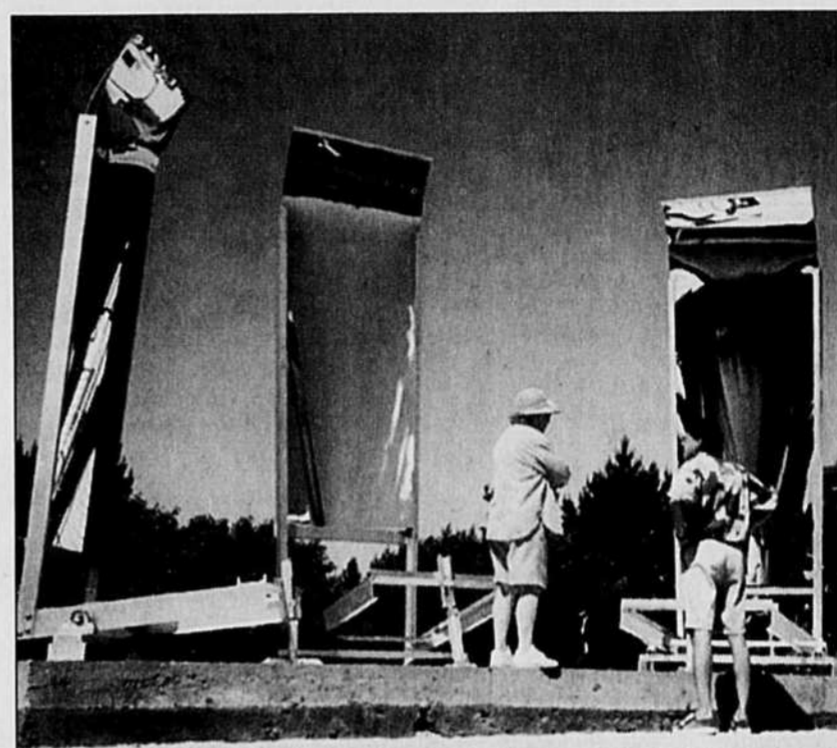
BERNARD LAMARCHE

Amos — Implicite à tout symposium est l'idée voulant que les œuvres ne sont pas exposées à la suite de leur complétion mais tout simplement défaits (bien que ça ne soit pas si simple). Un des intérêts de ce processus provient de la réciprocité immédiate entre les artistes et les passants, ou entre les artistes, leurs sites et les contretemps, petits ou grands, qui viennent relancer les projets, pourtant planifiés depuis des mois. Pour le commentateur, installé depuis des jours à Amos, la réponse au commentaire, la critique, n'est pas moins rapide. On vous lit, on vous surveille amicalement car vous êtes sur place, et on discute (en bien ou en mal) de vos écrits.

Il a été question, lors de notre couverture plus ou moins extensive du troisième Symposium en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue, d'œuvres d'art dont l'existence allait prendre fin au moment même de leur démontage. Une des discussions mentionnées, avec le commissaire Alain-Martin Richard, a mené, je dois avouer, à la feuille que vous êtes actuellement en train de lire. Ce dernier a suggéré une piste de lecture qui jusqu'à maintenant nous avait échappé. Richard proposait un léger déplacement en rapport à ce que j'avais avancé au sujet de la pérennité des œuvres. Il proposait l'idée selon laquelle la fin des œuvres ne fait pas que coïncider avec la fin du Symposium mais que les œuvres soient carrément créées «par» leur destruction, ce qui est loin d'être la même chose. L'idée n'est pas exactement nouvelle, mais elle n'est pas pour autant répandue.

### De la ruine

Au moins deux œuvres passent par l'idée de la ruine comme principe de création, *Hydrological and Physical Evidence*, du trio qu'on a fini par sur-



JUAN GEUER

Œuvre en cours de réalisation. Il s'agit d'une des trois œuvres permanentes.

nommer BOP (Québec), dont les membres sont Jean Brillant, Serge Occhietti et Réal Patry, et *Big Ice*, du duo de Bart Habermiller (Calgary) et Tim Watkins (New York). Ces projets possèdent la singularité d'inclure leur destruction à même le cycle complet de création, de la penser comme une des conditions d'existence de l'œuvre. Ainsi, ces œuvres n'existeront qu'au moment de leur destruction, pas avant. Tout le reste est de l'ordre de la préparation, de la rétention des énergies, afin qu'au tout dernier moment, cette tension, cette accumulation de préparatifs, se libère par la destruction de l'œuvre ou par sa disparition. D'un mode violent pour la première, social pour la seconde, les deux œuvres

convergent, bien que singulièrement différentes, vers cette modalité.

Les premiers ont transformé leur site, près de la rivière Harricana, en un petit laboratoire de géomorphologie. Différentes expériences y ont été organisées pour mener à la fin à la simulation d'une catastrophe naturelle, à échelle réduite il va sans dire. Laisant des enfants modeler un grand banc de sable au jet d'eau, le groupe s'est intéressé aux graphies produites dans le sable par le passage de l'eau. Barrages, cône d'épandage de l'eau, même un bassin d'eau a été aménagé, toutes les étapes de l'irrigation des terres et de la modification du paysage par l'eau ont été simulées.

Autre calamité naturelle, un volcan

a été aménagé, sorte de son et lumière scientifique, qui a été mis virtuellement en activité hier soir grâce à des projections. Pour la grande finale, prévue dimanche, un immense sac plastifié de cinquante pieds sera rempli d'eau jusqu'au moment où, en cédant, il libérera quelque tonnes d'eau pour simuler une catastrophe naturelle. On pensera au Saguenay de l'an dernier, certains seront peut-être choqués de voir se recréer à petite échelle ce drame géographique. Justement, c'est là que l'œuvre est efficace. Proche de l'instantané, de l'événementialité courte, même en utilisant aussi peu de moyens, l'œuvre est peut-être une des plus puissantes du lot. Ceux qui n'ont pas vécu les scènes sinistres de l'été dernier viendront à comprendre à travers cette recréation l'ampleur des dégâts, réactivant les effets évanescents par la distance de l'image télévisée.

Pour finir, du moins pour ce qui est de notre couverture, reste l'œuvre du second duo. Toute la semaine, les deux artistes ont sollicité la population pour qu'elle leur remette des objets de valeur figés dans la glace. En finale, ces tombeaux glacés seront déposés au pied d'une sculpture interactive dont les éclairages sont activés par les mouvements des visiteurs, pour former un immense glacier communautaire. Dans ce cas, l'œuvre ne sera complétée que par sa dislocation. À la toute fin, le cycle ne sera complété qu'au moment où les gens auront repris leurs objets, ou la circulation sera complétée, pas avant.

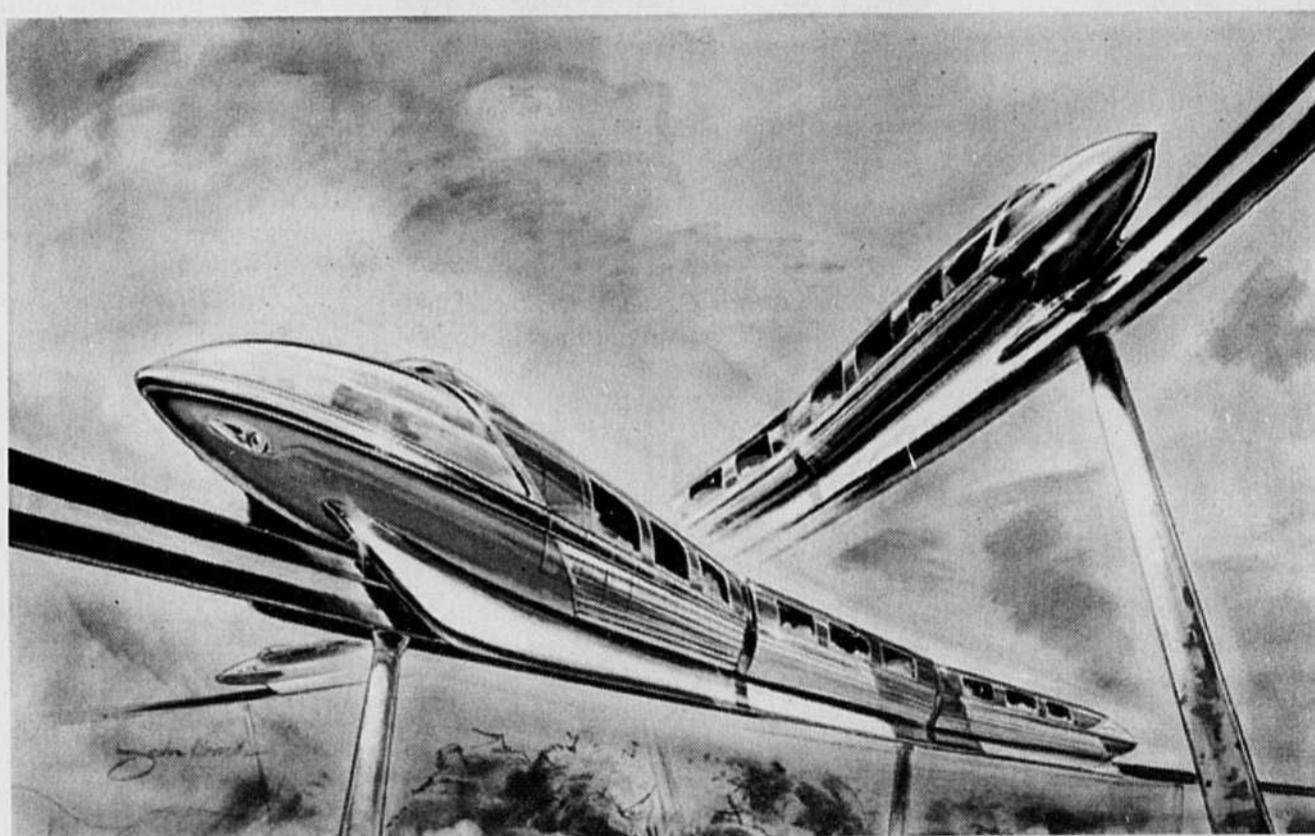
D'une certaine manière, ce sont les œuvres les plus proches de l'esprit du Symposium, visant à créer des œuvres finies mais éphémères. Par le phénomène de catastrophe comme phénomène de création, ou celui de dissémination, ces œuvres auront été complétées, et ce sont les seules que l'on aura vues réellement terminées et pleinement exposées.

D'Amos, fin des émissions.

DU 17 JUIN AU 28 SEPTEMBRE 1997

## L'ARCHITECTURE DU RÉCONFORT

Les parcs thématiques de DISNEY



John Hench, Monorails, Tomorrowland, Disneyland, Anaheim, Californie, 1959. Aquarelle sur carton, retouchée à l'acrylique en 1994, 54,5 x 87,2 cm. Walt Disney Imagineering Collection © Disney

En complément de l'exposition : conférences, films, visites

et ateliers pour les jeunes et les familles. 514 939.7026

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture 1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

La CCA remercie : Walt Disney Imagineering, Walt Disney Attractions et The Walt Disney Company Dayton Hudson Foundation La fondation de la famille J.W. McConnell Graham Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts

BANQUE ROYALE

Bell

TELEGLOBE

la

LIBERTÉ

Wrebbitt

LE DEVOIR

Omni

ART IN SITU - EXPOSITIONS EN GALERIE - CONFÉRENCES - RÉCITAUX

## SONORITÉ DES LIEUX SYMPOSIUM 1997

ART CONTEMPORAIN ET MULTIDISCIPLINARITÉ

DU 24 JUILLET AU 12 OCTOBRE

FONDATION DEROUIN

1303, Montée-Gagnon, Val-David (Qc) J0T 2N0  
Val-David : Téléphone et télécopieur (819) 322-7167  
Montréal : Téléphone (514) 524-6937 - Télécopieur (514) 524-3020



SAMEDI 26 JUILLET 1997 À 14H  
OUVERTURE OFFICIELLE  
DU SYMPOSIUM 1997

Conférence à 15h :  
**Écologie des lieux**  
Pierre Dansereau,  
écologiste et professeur à l'Université du Québec à Montréal.

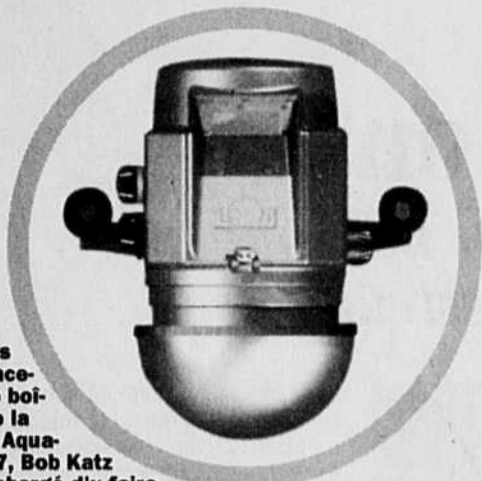
DIMANCHE 27 JUILLET 1997

Conférence à 15h :  
**Les Espaces de l'art, la nouvelle muséologie des lieux d'expositions**  
Raymond Montpetit,  
muséologue, écrivain, historien de l'art et de la culture.  
Professeur et chercheur à l'Université du Québec à Montréal.  
Cette conférence sera suivie d'une table ronde avec les artistes invités.

Nous remercions : Conseil des arts du Canada, Conseil des arts et des lettres du Québec, le journal LE DEVOIR

# FORMES

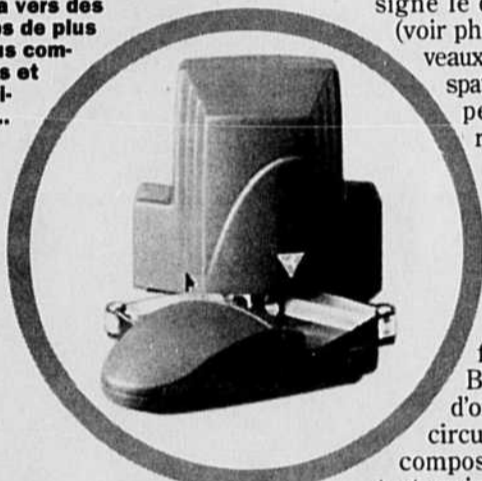
## Le Katz et la souris



En plus de concevoir le boîtier de la Nikon Aquatica 67, Bob Katz s'est chargé d'y faire intégrer un prisme qui corrige la tendance qu'avait l'image à s'inverser. Cela aide beaucoup les plongeurs, facilement désorientés dans les profondeurs: «J'ai trouvé le laboratoire prêt à mettre au point ce prisme unique, exact à la seconde de degré, et ensuite le fournisseur. J'ai dû fouiller jusqu'en Pologne.» Quant à l'Aquatica 90, elle intègre à bord un ordinateur avec clavier «friendly use». C'est la première subaquatique intelligente, avec écran à cristal liquide.

SOPHIE GIRONNAY

Le roulement à billes de la MouseCat de chez Haptic Technologies Inc. (HTI) de Longueuil, reproduit les résistances que l'objet opposerait s'il était réel et que c'était la main, plutôt que le curseur, qui en suivait les contours. Quand ça monte, la souris résiste, quand ça descend, la souris glisse plus vite, quand c'est en dents de scie, ça sautille, etc. Des chercheurs américains du Massachusetts Institute of Technology ont travaillé sur ce principe de technologie dite «haptique», mais la compagnie de Longueuil est la seule au monde à en avoir tiré un objet pour (presque) tous. HTI s'occupe désormais de miniaturiser le système. Le boîtier actuel, signé Katz Design, est donc le premier d'une génération qui tendra vers des formes de plus en plus compactes et organiques...



Dans l'espace, il y a eu des singes et des hommes... il y aura bientôt une souris québécoise. Mais pas une souris ordinaire. Une souris d'ordinateur qui permet à celui qui la manipule, de sentir dans sa main la forme de l'objet qu'il voit à l'écran! Cette invention étonnante, d'abord destinée aux secteurs de la recherche médicale de pointe, a été développée et mise en marché par une compagnie de Longueuil, Haptic Technologies Inc. avec le concours de Bob Katz qui en signe le design. «MouseCat» (voir photo) intéresse les cerveaux de la prochaine station spatiale, qui pensent que la petite bête pourra se rendre fort utile en situation d'appointeur. Après le bras canadien, la main québécoise, en somme!

Quel fut l'apport du designer industriel? «Ma tâche, ici, a été fort simple, explique Bob Katz. Il s'agissait d'organiser la position des circuits imprimés et autres composants dans une architecture interne adéquate, et de dessiner une enveloppe. Dans de tels cas, le designer travaille de concert avec l'ingénieur. On part de l'intérieur en allant vers l'enveloppe et, inversement, de l'extérieur au contenu, dans un aller-retour permanent.»

Pour Bob Katz, cette MouseCat n'est que trotte-menu et menu fretin. Ce n'est pas là le moindre des projets de haute technologie auxquels il a participé, lui qui dessinait déjà, en 1990, le plus petit téléphone cellulaire au monde. C'est lui qui se cache derrière le succès des fameux appareils de photo sous-marine Nikon AVS Aquatica 67 et 90. Sans ces outils optiques de luxe, plus

aucun photographe du *National Geographic* n'ose se mouiller le petit orteil. C'est Bob Katz, encore, qui a développé les fixations Alliance pour planches à neige qui ont fait la fortune de Surf Polix, une industrie de Québec. Toute la production de 40 000 unités s'est vendue avant la chute du premier flocon.

Relax dans son habit de preppy chic et son blanc bureau de la rue Sherbrooke, le sportif jeune désigner a l'air d'un finissant de McGill. En fait, il a 37 ans, a fait ses études à l'école de Carleton, à Ottawa, a été stagiaire chez Bruce Ian — au moment où ce dernier peaufinait son célèbre Laser 28 — et a décroché un prix international pour un sac d'escalade Kanuk, avant d'entrer chez Michel Dallaire.

Trois ans plus tard, en 1987, Bob Katz lançait sa propre boîte de consultant sur une planche à neige. Tout shuss. «A une époque où n'existaient que des planches à 500 \$, je suis allé proposer à l'industriel SLM un moyen de fabriquer une planche à bas prix pour les jeunes. Nous avons créé un outillage qui moulait une planche en 90 secondes plutôt qu'en 30 minutes.»

Fonceur, Bob Katz pratique le design industriel comme d'autres la compétition sportive. Lui qui a fait partie de l'équipe nationale de ski nautique pieds nus, qui a pratiqué l'escalade et l'aviation, n'a pas hésité à se mettre au ski acrobatique et à la plongée, afin de mieux comprendre les besoins des futurs acheteurs. «J'aime les mandats d'équipements sportifs, parce que ces objets bougent et vivent. Leurs utilisateurs exigent toujours plus, il faut harmoniser l'interface entre eux et l'objet, maximiser toutes les variables. Ce sont des défis aussi exigeants que les autres au plan esthétique, mais qui demandent en plus

qu'on repousse sans cesse les limites techniques. Et c'est cela qui m'intéresse.»

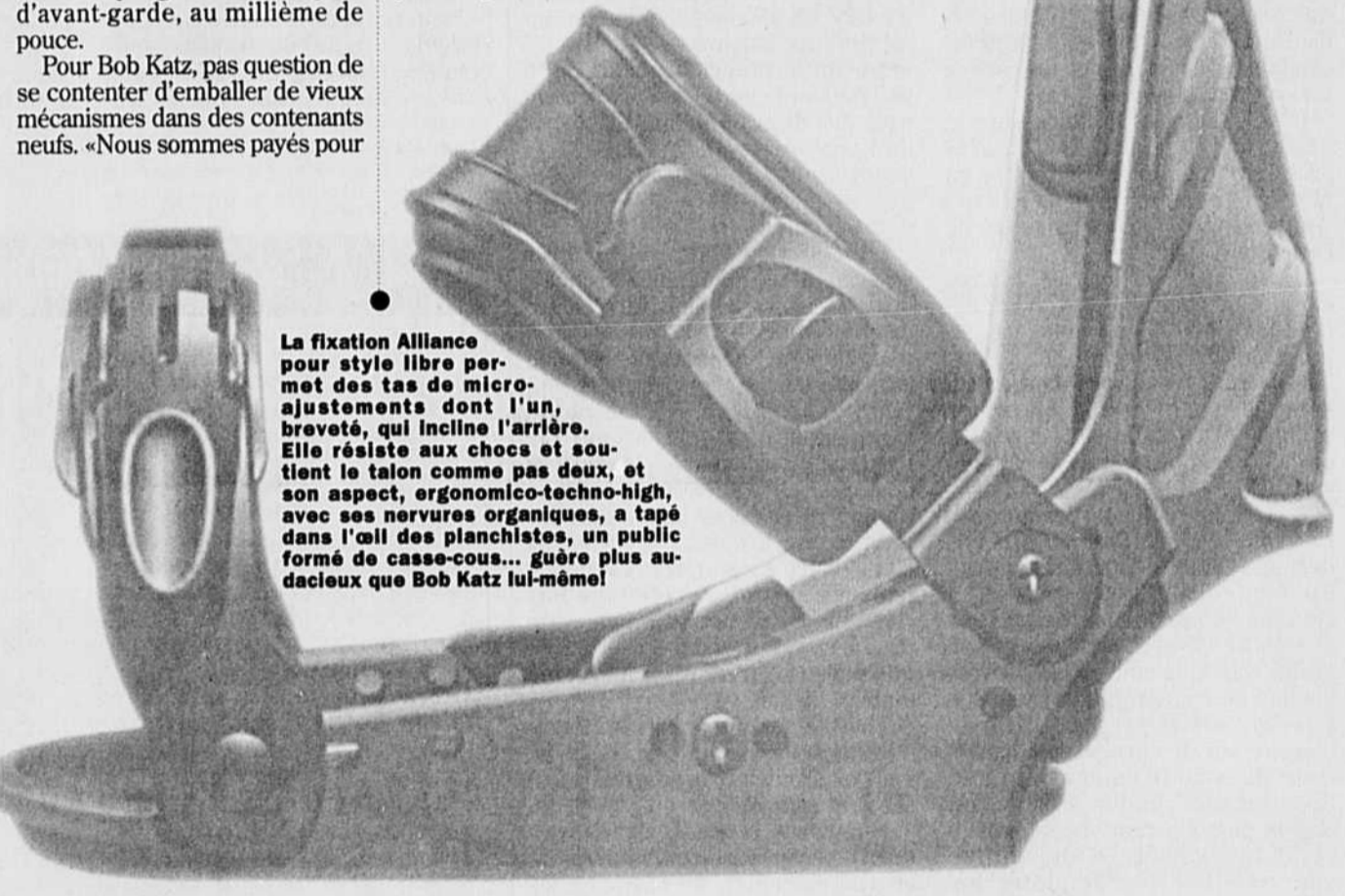
Le fabricant qui frappe à sa porte a intérêt à attacher sa tuque. Car c'est au sommet que Bob Katz l'entraînera. Le chemin pour y arriver? D'abord une fine analyse du marché existant, histoire de bien cerner ce qui manque. Puis une recherche d'idées nouvelles avec orages de cerveaux, croquis, maquettes façonnées grossièrement. Au fur et à mesure que d'autres données s'accumulent (par exemple sur les matériaux ou les fournisseurs) les variables se fixent, le design final se précise, cette fois sur ordinateur, avec les programmes les plus d'avant-garde, au millième de pouce.

Pour Bob Katz, pas question de se contenter d'emballer de vieux mécanismes dans des contenants neufs. «Nous sommes payés pour

innover. Notre responsabilité est de générer des objets qui sont utilisés différemment de tous les autres objets, dans leur classe, au monde.» Il s'implique donc en profondeur, et à toutes les étapes, allant chercher, au gré des besoins, les spécialistes nécessaires. Ce qui enrichit d'autant son bagage. «Chaque nouveau mandat a été, pour moi, l'occasion d'acquiescer comme une petite troupe de nouveaux outils qui viennent s'ajouter au grand coffre.»

Pas question non plus de rêver dans le vide. «Une fois le marché défini, il n'y a pas de raison pour qu'on n'arrive pas à développer un produit nouveau dont

notre client aura le monopole et qui peut se fabriquer dans des prix réalistes. Après tout, l'aider à faire des sous, c'est notre rôle.» Cela Bob Katz le répète souvent: «Chez Katz Design, nous ne jouons pas dans une tour d'ivoire.» Et pour planer tout en gardant les pieds sur terre, c'est facile: il n'y a qu'à se lancer sur la bonne orbite!



La fixation Alliance pour style libre permet des tas de micro-ajustements dont l'un, breveté, qui incline l'arrière. Elle résiste aux chocs et soutient le talon comme pas deux, et son aspect, ergonomico-techno-high, avec ses nervures organiques, a tapé dans l'œil des planchistes, un public formé de casse-cous... guère plus audacieux que Bob Katz lui-même!

## L'image vaut la chose

Liaison Design (organisme québécois sans but lucratif consacré au maillage entre industriels et designers) organisait récemment un symposium international portant sur l'importance déterminante de l'image graphique dans le succès d'une entreprise ou d'un nouveau produit. Ce qu'on désigne par le terme barbare de «branding».

«J'en ai vu passer autant comme autant, des inventions québécoises, dit Louise Poitras, directrice de Liaison Design. Hélas, la plupart tombent dans l'oubli, parce que les entreprises négligent d'investir dans la présentation graphique. Résultat, le public comprend mal comment ça marche ou à quoi ça sert.»

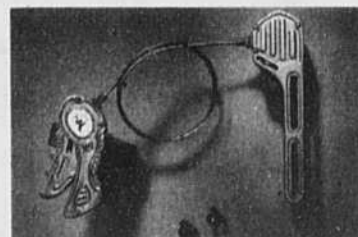
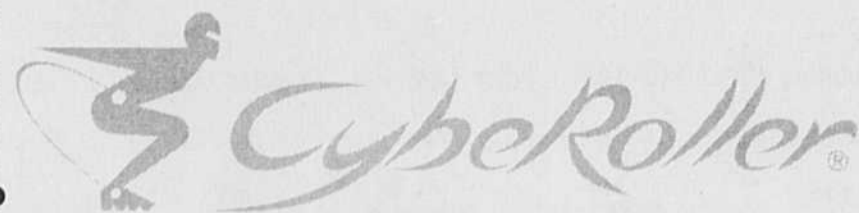
Ce ne sera pas le cas d'Innovapro, une compagnie de Terrebonne qui vient de mettre au point un frein à mains pour patins à roues alignées, le CyberRoller. Pour se lancer sur le marché international qu'elle vise, elle s'est acquis les services de Cabana, Séguin design. Ces graphistes chevronnés accompagnent votre été, puisqu'ils sont les auteurs des pictogrammes du ministère des Loisirs: le petit bonhomme qui pêche à gué, qui fait du vélo ou de la voile, c'est eux. Leurs emballages pour CyberRoller ont surtout le mérite d'être clairs et punchés. La réussite majeure du travail étant le logo, sorte de patineur de choc façon pictogramme, justement.

Beaucoup plus séduisantes à l'œil sont les trois cam-

pagne de... «mises en boîtes» réalisées par la firme mont-réalaise Goodhue et Associés. Un concours international prestigieux, le Package Design Council International, vient de reconnaître, et avec raison, l'excellence de leur travail pour les céréales pour enfants Métro, pour le nouveau parfum Vertige de Lise Watier, et pour le désormais célèbre toutou à puces répondant au nom de Fido. Pour le graphiste Luc Goodhue (traduction: bonne teinte!), une image graphique qui joue «la constance et la cohérence» est absolument essentielle pour «gagner la confiance du public» et pour permettre aux produits d'ici de rivaliser avec leurs concurrents, sur le marché international.



L'image bon teint de Fido est l'œuvre graphique de Goodhue et ass.



Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie

# IDS

Galerie D'ICI D'AILLEURS  
Vitrine unique  
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture

Lundi, mardi et mercredi : 10h à 19h  
Jeudi et vendredi : 10h à 21h  
Samedi : 10h à 19h  
Dimanche : 12h à 19h